

Cou fil des ans

Bulletin de la Société historique de Bellechasse

Spécial Militaires

Dollard Ménard 3
Héros de Dieppe

Sainte Claire 6

Robert Lamontagne 16
Grand Bellechassois 2009

Milice de Bellechasse 24

Militaires 1665-1865 26

vol. 21 - n° 3 - Août 2009 5\$



^
Ci-dessus,
Robert Lamontagne
Grand Bellechassois 2009



Conseil d'administration de la Société historique de Bellechasse

président: Jean-Pierre Lamonde, 418 887-3761
lamondej@globetrotter.net

vice-président: Pierre Prévost, 418 882-3528
rjnd@mediom.qc.ca

trésorière: Gisèle Lamonde, 418 887-3761
gisele.lamonde@globetrotter.net

secrétaire: Nicole Picard, 418 837-9768
picard.tardif@sympatico.ca

Lise Fleury Gosselin: 418 887- 6030
fleuryl@globetrotter.net

Réjean Bilodeau: 418 789- 3664

Paul St-Arnaud: 418 884-4128
paulst-arnaud@globetrotter.net

Robert Lebrun: 418

Membres d'honneur de la Société historique de Bellechasse

- 0006 André Beaudoin
- 0008 Claude Lachance
- 0016 Fernand Breton
- 0019 Benoît Lacroix
- 0038 Claudette Breton
- 0162 Charles-Henri Bélanger

Territoire de la Société historique de Bellechasse

Armagh, Beaumont, Buckland, Honfleur, La Durantaye, Saint-Anselme, Saint-Camille, Saint-Charles, Sainte-Claire, Saint-Damien, Saint-Gervais, Saint-Henri, Saint-Lazare, Saint-Léon-de-Standon, Saint-Magloire, Saint-Malachie, Saint-Michel, Saint-Nazaire, Saint-Nérée, Saint-Philémon, Saint-Raphaël, Sainte-Sabine, Saint-Vallier.

Responsable de la publication: Société historique de Bellechasse

Coordinateur a.i. : Jean-Pierre Lamonde

Équipe éditoriale: Pierre Prévost, Claude Gignac, Jean-Pierre Lamonde et Conrad Paré.

Inscription et renouvellement: Lise Gosselin

Revision des textes: Louise MacDonald et Vincent Deschênes

Conception graphique: Julien Fontaine - julien.fontaine278@gmail.com



Couverture:

Robert Lamontagne, caporal, photographié avec son épouse Jeanne d'Arc Patry en 1943. Un écusson cousu au bas de sa manche droite indique sa spécialité de menuisier-charpentier.

Ph : Coll. Robert Lamontagne

Cotisation annuelle: 20 \$

Adresse postale: 8, avenue Commerciale, Saint-Charles, GOR 2T0

Courriel: redaction@shbellechasse.com

Site Web: www.shbellechasse.com

Dépôt légal:

Bibliothèque et Archives nationales du Québec, 2006 ISSN D381 079

Les textes publiés dans cette revue sont la responsabilité de leurs auteurs.

Le masculin est utilisé sans aucune discrimination et uniquement dans le but d'alléger le texte.

La rédaction se réserve le droit d'adapter les textes pour leur publication. Sauf exception, Au fil des ans est publié quatre fois l'an.

La Société historique de Bellechasse, incorporée en 1985, est membre de la Fédération des sociétés d'histoire du Québec.

Les militaires en Bellechasse

Ce numéro est largement consacré aux militaires et miliciens que Bellechasse a engendrés tout au long de son Histoire, et cela dès les premières années de l'ouverture du territoire. Olivier Morel de La Durantaye, premier seigneur de la seigneurie du même nom serait en ce sens le premier d'une longue lignée de braves qui, au cours des siècles, ont combattu vaillamment pour la patrie. Dans toutes les municipalités, anciennement paroisses, il y eut des miliciens. Dans les faits tous les hommes valides étaient miliciens et ils étaient dirigés par un capitaine qu'ils avaient choisi. C'était au temps où les habitants devaient assurer eux-mêmes la défense de leur territoire. À la bataille de 1759, ils sont presque tous allés à Québec faire leur part répondant ainsi à l'appel du Gouverneur. Pendant ce temps, ce sont les femmes qui ont assuré la survie des enfants. Elles ont dû fuir dans les bois, non seulement avec les enfants et les vieillards, mais avec le bétail et les outils de ferme alors que les Britanniques mettaient à feu et à sang la Côte-du-Sud.

Les gens de ma génération gardent un souvenir vivace des militaires des deux grandes guerres, celle de 1914-1918 qu'on avait considérée comme la dernière des dernières, et celle de 1939-1945. Dans toutes les municipalités et dans bien des familles, des garçons, parfois en mal d'aventure, parfois conscrits, des femmes aussi, ont participé activement à ces conflits très meurtriers. Plusieurs y ont laissé leur vie, d'autres sont revenus mutilés ou encore emmurés dans leurs souvenirs, condamnés à faire des cauchemars pour le restant de leurs jours. Plusieurs conflits antérieurs aux dernières guerres firent appel aux jeunes gens de leur époque, comme la tentative d'invasion américaine de 1812-1813, puis la guerre des Boers en Afrique du Sud opposant les Boers aux Britanniques. Il y eut même de nos jeunes qui s'enrôlèrent chez les Zouaves pontificaux pour aller défendre le pape assiégré dans son palais. Nous sommes bien conscients d'avoir oublié des personnes qui auraient mérité qu'on les mentionne en préparant ce numéro. Nous nous sommes, pour l'essentiel, fiés aux monographies paroissiales qui, pour la plupart, ont rappelé le souvenir de leurs enfants morts à la guerre. Nous avons aussi pu compter sur des collaborateurs que nous remercions chaleureusement de nous avoir parlé des militaires de chez eux. Merci Yvan De Blois, Laurent Nolet, Charles-Henri Bélanger, Paul St-Arnaud, Nancy Couture, Robert Lebrun, Fernand Thibault, Conrad Paré et Pierre Prévost d'avoir répondu à notre appel de collaboration. Merci à nos nouveaux relecteurs/correcteurs, Louise MacDonald et Vincent Deschênes.

Le prochain numéro portera sur les cimetières de Bellechasse. Nous espérons que vous répondrez nombreuses et nombreux à notre appel. Avez-vous des cartes mortuaires très anciennes, des récits des rites funéraires d'autrefois, des souvenirs sur la façon dont on s'occupait des morts lorsque vous étiez jeunes, des photos ? Merci de nous contacter. **Société historique de Bellechasse, 8, avenue Commerciale, Saint-Charles-de-Bellechasse (QC) GOR 2T0 - Tél. : 418-887-3761 - Courriel : redaction@shbellechasse.com** Pour l'instant, bonne lecture, profitez bien de ce numéro et envoyez-nous un mot de commentaires, nous le recevons toujours avec intérêt.

Jean-Pierre Lamonde
Président

Sommaire	• Dollard Ménard, héros de Dieppe	3	• 1942, un avion s'écrase à Saint-Charles	19
	• Sainte-Claire	6	• La machine à tuer de Siméon Larochelle	20
	• Olivier Morel de La Durantaye	8	• Honfleur, Saint-Damien	21
	• Saint-Vallier	9	• Saint-Henri, Saint-Michel	22
	• Saint-Malachie, Saint-Charles	11	• Saint-Philémon, Saint-Raphaël	22
	• Buckland	12	• Invasion « américaine » de 1775	23
	• C'est la guerre, patron !	15	• Les Miliciens de Bellechasse	24
	• Grand Bellechassois 2009	16	• Militaires 1665-1865	26
	• Bellechasse et son patrimoine religieux	17	• 200 ^e de la présence religieuse	28
	• Un livre sur Saint-Vallier	17	• Société historique de Bellechasse	30
	• Le fort de Beaumont	18	• Assemblée générale annuelle	31

Dollard Ménard, héros de Dieppe

Par Pierre Prévost

Plusieurs de nos lecteurs ignorent sans doute que l'un de nos héros nationaux a passé une grande partie de son existence en sol bellechassois. Après une vie tumultueuse, Dollard Ménard repose dans le cimetière de Saint-Vallier, à quelques pas de l'endroit où il passait la belle saison depuis des décennies. Il y a quelques mois, le rédacteur en chef d'« Au fil des ans » m'a proposé d'écrire un article sur le Général Ménard. Je n'étais pas familier avec ce personnage maintes fois décoré que j'avais vu à quelques reprises au petit écran lors d'interviews ou de cérémonies militaires. Pourtant, bien des commémorations du littoral de Bellechasse évoquaient des anecdotes extraordinaires touchant ce héros de guerre. En naviguant sur Internet, j'ai redécouvert un héros qui ne doit pas tomber dans l'oubli. Ajoutant à cela certains témoignages et sa biographie intitulée « Général Dollard Ménard : de Dieppe au référendum » du journaliste Pierre Vennat, j'étais prêt à offrir à nos chers lecteurs quelques pages relatant le parcours exceptionnel de ce militaire, héros de la bataille sans doute la plus sanglante de toute l'Histoire du Canada et instrument indispensable de recrutement des soldats canadiens-français.

Ses débuts

Dollard Ménard vit le jour le 7 mars 1913 à Notre-Dame-du-Lac, sur le bord du lac Témiscouata. Sa mère, Marie-Louise de la Barre, avant épousé quelques années auparavant Joseph-Placide Ménard, ingénieur au service de la compagnie des chemins de fer Canadien Pacifique. Celui-ci dirigeait la construction du chemin de fer Transcontinental dans le comté du Témiscouata. Le chantier terminé, la petite famille déménage, suivant ainsi le jeune ingénieur embauché par l'organisme qui allait devenir le Canadien National.

En juin 1932, le jeune Dollard termine premier de sa promotion à l'Académie commerciale de Québec, école dirigée

par les Frères des Écoles chrétiennes. Sur recommandation du général Thomas-Louis Tremblay, héros de la Première Guerre mondiale, Dollard s'inscrit au Collège militaire royal de Kingston pour l'automne. Il travaille au CN durant ses vacances estivales, à part une saison où il sert dans le Royal 22^e Régiment, un bref séjour qui l'incitera à choisir la carrière militaire.

De retour en classe pour sa quatrième et dernière année, il profite du congé de l'Action de Grâce pour se rendre chez les siens à Québec. Il est alors victime d'un accident routier au cours duquel il est blessé gravement à la tête et demeure inconscient pendant trois jours. Amnésique à son réveil, il récupère peu à peu, mais demeure hospitalisé pendant quatre semaines. Le jeune élève officier reçoit quand même son diplôme grâce à l'intervention du brigadier général H.H. Matthews qui jugeait sa conduite toujours satisfaisante. Le 9 juin 1936, Dollard Ménard devient lieutenant au sein du Royal 22^e Régiment, le seul bataillon francophone de l'armée permanente canadienne.

Au début de 1938, Ménard apprend qu'il doit partir pour le Waziristan, une région montagneuse du Pakistan occidental adossée à la frontière afghane. Le 30 mars, il part à la découverte du monde, commençant par les Indes. Au déclenchement du 2^{ème} conflit mondial en septembre 1939, il est promu capitaine et se rend à Hong Kong d'où il servira à bord du *Liverpool* pour la Marine royale.

On l'accepte ensuite comme sous-marinier à bord du *Pandorra* pendant quelques jours. Après des escales en Chine, au Japon et en Malaisie, Ménard revient au pays par Vancouver au printemps 1940. À son retour, il reçoit de la part de son supérieur l'autorisation tant attendue de se marier.

Dollard Ménard fréquentait déjà depuis quelques années Charlotte Joncas,



Dollard Ménard.

Ph. Nos Racines Vol 22 p 2611

filles de Paul Joncas. La cérémonie a lieu le 9 avril 1940 à l'église Notre-Dame-de-Foy avec participation musicale du capitaine Edwin Bélanger. Après une brève période sans affectation, le nouveau marié est rappelé pour servir en Europe et part pour l'Angleterre avec la 2^e Division.

Promu major en novembre, Ménard y commande une compagnie du Royal 22^e Régiment. Il revient ensuite à Kingston pour y suivre un cours d'officier d'état-major spécialisé où il finira premier de sa promotion, aux côtés de Jean-Victor Allard, qui sera le premier Canadien Français à accéder au grade de général. Son cours à peine terminé, il repart en urgence vers l'Angleterre à bord d'un bombardier au confort précaire pour y diriger la 8^e Brigade d'infanterie.

Le 1^{er} avril 1942, il prend le commandement des Fusiliers Mont-Royal devenant, à 29 ans, le plus jeune lieutenant-colonel de l'Empire

britannique. Notre solide gaillard de 6 pieds 2 pouces procède à une mise en forme des troupes ainsi qu'à plusieurs changements au sein d'un régiment qui en avait grandement besoin. Cet entraînement s'intensifie et se poursuit outre-mer, sur l'île de Wight, en prévision d'un éventuel débarquement sur les côtes normandes. Le moral du bataillon est à son meilleur quand Lord Louis Mountbatten envisage un raid à Dieppe orchestré par le lieutenant-général Bernard Laird Montgomery pour tester les hommes et le matériel des troupes alliées ainsi que la résistance de l'armée allemande.

L'opération Jubilee ou le désastre du 19 août 1942

Le 2 juillet, les Fusiliers de Mont-Royal quittent leur camp et s'embarquent pour la plupart sur les péniches porte-chars (Landing Craft Tank). On révèle alors aux troupes qu'elles traversent la Manche pour débarquer à Dieppe. Les hommes qui s'étaient préparés à ce moment fatidique depuis deux longues années, apprennent leur destination avec enthousiasme. Le mauvais temps force cependant le report de l'opération et les troupes doivent regagner l'île de Wight dans la matinée du 8 juillet.

Le 18 août, Dollard Ménard réunit ses hommes et leur annonce un nouvel essai de débarquement. Au matin du 19 août, 237 navires de guerre approchent les plages de Dieppe et des environs, mais les choses ne se passent pas comme prévu et l'opération vire au désastre. Les 584 hommes des Fusiliers Mont-Royal qui constituaient la réserve de l'expédition sont envoyés dans la mêlée et franchissent, à bord d'embarcations d'assaut légères, l'épais rideau de fumée qui masque le littoral.

Face aux tirs ennemis, ces frères « R-Craft » en contreplaqué blanc n'offrent aucune protection aux passagers. Malgré la rapidité de leur déplacement, nos troupes subissent de lourdes pertes avant même de débarquer en sol français. Ceux qui restent parviennent enfin sur les plages de galets. Sous un feu nourri en provenance des maisons qui bordaient l'esplanade, nos soldats sont littéralement décimés. Atteint par des

balles ennemies, le lieutenant-colonel Ménard est rescapé par le sergent Pierre Dubuc et transporté dans une péniche d'assaut qui peine à flotter tellement elle est bondée de blessés.

Le bilan est catastrophique : chez les Fusiliers, seulement 125 hommes reviennent au bercail, dont deux officiers grièvement blessés. Ménard est du nombre et est l'unique commandant de bataillon allié à pouvoir regagner l'Angleterre. Le bilan de cette opération mal planifiée affiche 907 morts, 2 460 blessés et 1 874 prisonniers. Pour les Canadiens, ce jour demeurera celui de la plus grande perte de son Histoire : des 4 963 soldats engagés dans le raid, 2 210 reviennent en Grande-Bretagne, dont seulement 336 sont indemnes. Atteint à l'épaule, au bras et à la tête, Ménard est dans un état lamentable, mais il s'en sortira.

Ménard, héros national

Dans le but de stimuler la campagne d'emprunt de la Victoire, notre désormais héros de la bataille de Dieppe est promené partout au Québec. Pour promouvoir le recrutement des Canadiens français au sein des forces armées, on utilise sa photo sur des affiches. Cette campagne fait du héros le meilleur instrument de propagande pour l'enrôlement volontaire, lui qui s'indignait de la sous-représentation des Canadiens français dans l'armée, surtout en ce qui a trait au commandement. Le 2 octobre 1942, on le décore de l'Ordre du Service distingué (Distinguished Service Order).

Une fois rétabli, Ménard est nommé à la tête du Régiment de Hull avec le mandat de le réorganiser. Comme il l'avait fait avec les Fusiliers Mont-Royal, il décrète que la langue de travail de son régiment sera le français. À la suite de l'invasion nipponne dans le Pacifique, il part avec ses hommes déloger les Japonais des îles Aléoutiennes. Les troupes se retrouvent alors à Kiska aux côtés des Américains, dans un archipel hostile que les ennemis viennent tout juste de déserrer. Ils y resteront jusqu'en février 1944.

Ménard se rend ensuite à Londres dans la perspective d'un possible

débarquement en Normandie. L'hiver passé à Kiska n'avait amélioré en rien les maux de dos que le raid de Dieppe lui avait infligés. Les médecins décident alors de lui immobiliser les vertèbres dans un plâtre et de l'envoyer pour quelques semaines dans le Hertford, à la résidence de Vincent Massey, le futur gouverneur général du Canada. Loin de profiter de son séjour, il songe plutôt à quitter l'armée se croyant, peut-être à juste titre, victime de discrimination. La réapparition de cette vieille blessure avait freiné son ascension, lui qui aurait dû être à la tête du Régiment de la Chaudière, la seule unité francophone engagée lors de l'invasion de la France le 6 juin 1944. Sa convalescence à peine terminée, Ménard est renvoyé au Canada où on le nomme instructeur en chef au Centre d'instruction supérieure de l'armée canadienne à Valcartier.

Au lendemain de la guerre, en janvier 1946, Ménard qui souhaitait accéder au poste de général de brigade est promu colonel. Désormais directeur de l'infanterie au quartier général de la Défense à Ottawa, il s'efforce de corriger ce qui à ses yeux constitue une injustice, à savoir l'occupation des postes importants de l'armée par des militaires anglophones. Toutefois, son préjugé favorable aux francophones dérange et son supérieur décide de l'envoyer suivre un cours d'état-major l'écartant ainsi d'un véritable poste de commandement. Pendant son séjour à l'École supérieure de guerre, il est appelé à prononcer une conférence sur « l'opération Jubilee » devant les élèves, au cours de laquelle il émet son opinion en 19 leçons tirées du raid meurtrier. À sa grande surprise, on le nomme ensuite, Attaché militaire auprès de l'Ambassade canadienne à Paris aux côtés du major général et ambassadeur Georges Vanier. Considéré par les Français comme le grand héros canadien de la Seconde Guerre mondiale, le gouvernement de ce pays l'intronise, le 20 septembre 1948, à la très haute distinction d'Officier de la Légion d'honneur. Parce qu'il a commandé le premier bataillon francophone étranger à combattre sur le sol de la France, Ménard recevra plusieurs marques de reconnaissance. Ainsi, on lui

décerner un peu plus tard la Croix de guerre française avec deux palmes.

En septembre 1950, Ménard est appelé en Inde comme observateur des Nations-Unies lors de la partition du Cachemire, une région qu'il connaît bien. Une dysenterie chronique contractée durant son séjour l'oblige à rentrer au pays. À partir d'octobre 1951 et durant trois ans, il commande la garnison de Shilo, au Manitoba. Lors de ce séjour, Ménard, toujours le défenseur inconditionnel des droits des francophones au sein des forces armées, appuie les revendications du jeune soldat Pierre Bourgault qui se plaignait des injustices subies par les soldats francophones. Bourgault fera figure de proue dans la cause du fait français au Québec.

Ménard se retrouve ensuite à Calgary où il organise une parade dans les rues de la ville devant une foule immense massée le long des trottoirs, un défilé composé d'environ 3 000 militaires et 25 chars Centurion, réputés à l'époque être les meilleurs chars d'assaut du monde occidental. Après un an en Alberta, il revient à Kingston, au Collège de la Défense nationale. En juillet 1956, il obtient le titre tant attendu de brigadier général et commande la 3^e Brigade d'infanterie, puis le secteur militaire de l'Est du Québec à partir de février 1958.

Des initiatives heureuses

Un jour, il rencontre le premier ministre Maurice Duplessis au sujet d'un embâcle de glace qui s'est formé sur la rivière Chaudière, il lui propose alors d'assigner des ingénieurs militaires pour faire céder l'amoncellement de glace à l'aide d'explosifs. On amorce aussitôt l'opération qui se soldera par une réussite, au grand mécontentement de quelques Beaucerons qui profitaient de remboursements pour les dommages subis par ces inondations épisodiques.

À cette époque où le camionnage était interdit le dimanche, jour chômé, les lents convois militaires occasionnaient des bouchons monstres sur les routes étroites entre Valcartier et Gagetown au Nouveau-Brunswick. Avec la permission du premier ministre Duplessis, la 3^e Brigade

du général Ménard put faire entorse à la loi québécoise et se déplacer durant le congé dominical, au grand soulagement des automobilistes.

Le 31 mai 1959 eut lieu une cérémonie à Notre-Dame-du-Lac en l'honneur du Général Ménard, à laquelle participa la fanfare du Royal 22^e Régiment et quelques vétérans des deux grandes guerres. C'est à cette occasion qu'une rue de la municipalité fut baptisée du nom du célèbre Général.

Un héros au centre de la controverse

Une lourde charge de travail mêlée à un problème d'alcoolisme rend Ménard très impétueux et force notre héros à quitter le commandement du secteur militaire de l'Est du Québec. Ménard, bien déterminé

à venir à bout de ses problèmes de santé, est muté à un poste où il ne sera pas soumis à trop de pression. Quelques années s'écoulent avant la fusion de la marine, de l'aviation et de l'armée de terre, qui entraîne le départ forcé de plusieurs officiers supérieurs. Le héros de Dieppe n'y échappe pas et, le 3 février 1965, il se retrouve lui aussi au chômage.

Il doit alors accepter des emplois au civil, du travail bien souvent en dehors de son champ de compétence. Bien des années plus tard, au référendum de 1980, Ménard adhère au comité du oui. L'affaire prend des proportions insoupçonnées quand les généraux Jacques Dextrase et Jean-Victor Allard le tournent en dérision mettant en doute sa lucidité. Bouleversé, Ménard porte l'affaire devant les tribunaux avec nul autre que l'avocat Guy Bertrand.

Les audiences de ce procès médiatisé débutent en janvier 1983. Y



Affiche représentant le Lieutenant-colonel Dollard Ménard à Dieppe, qui servit pour inciter au recrutement de nouveaux soldats.

témoigneront l'Archevêque Louis-Albert Vachon, le Premier Ministre René Lévesque ainsi que le cardinal Maurice Roy qui était, rappelons-le, aumônier de l'Armée durant la Seconde Guerre mondiale. Ce procès retentissant aboutit à un règlement hors cours qui sauve l'honneur de Ménard, tandis que Dextrase et Allard perdent la face.

Après une brève hospitalisation, le général Ménard décède le 14 janvier 1997 âgé de 83 ans. Une cérémonie a lieu à Montréal où il avait sa résidence officielle, puis le cortège se déplace vers l'église de Saint-Vallier où aura lieu le service funèbre. Dollard Ménard repose depuis dans le cimetière de cette localité. Celui que l'on peut considérer comme étant le militaire canadien-français qui s'est le plus brillamment illustré au cours de l'histoire a reçu depuis la Médaille canadienne du maintien de la paix à titre posthume.

Sainte-Claire

faits saillants de la présence militaire, 1812 à 1945

Par Yvan De Blois

Depuis l'époque des premières concessions sur le territoire de la future paroisse de Sainte-Claire par le seigneur Gabriel-Elzéar Taschereau à la fin du XVIII^e siècle, des miliciens volontaires se sont enrôlés selon les règles du moment. Le premier capitaine de milice de notre paroisse fut Jean-Charles Bédard. En l'année 1812, le spectre d'une guerre entre la Grande-Bretagne et les États-Unis compromet la sécurité de nos habitants. Les Américains s'apprêtent à envahir le Canada. Plusieurs paroisses du Bas-Canada sont alors mises à contribution afin de contrer l'ennemi. Dans le lieu appelé « Village de Sainte-Claire », les 1^{ers} enrôlements seront effectués le 20 mai 1812. Sept miliciens de notre future paroisse seront engagés dans les combats contre les Américains. Il s'agit notamment de Jacques Lafontaine, Charles Lapointe, Lazare-Valentin Royer, Michel Chaloup, François Roy, Pierre Bilodeau, et Pierre Roberge. Heureusement, tous les miliciens de Sainte-Claire reviendront sains et saufs des combats, incluant le caporal Lazare-V. Royer dont le décès sera constaté beaucoup plus tard... à l'âge de 107 ans.

La milice occupe une place importante dans l'organisation de notre paroisse et l'année 1869 marque un temps fort de notre histoire militaire. Un jeune homme de Sainte-Claire a particulièrement à cœur la protection du pays. Il s'agit de Louis Fortier, âgé de 26 ans. Notaire de formation, il souhaite créer un bataillon dans le comté de Dorchester. Le 9 avril 1869, à la suite du « 1st Militia Act », Louis Fortier recevra un ordre de Milice de la plus haute importance après avoir effectué de multiples démarches à Ottawa, appuyé par le député de Dorchester, Sir Hector-Louis Langevin. C'est ainsi que Louis Fortier recevra un ordre le nommant Major Commandant du Régiment Provisoire de Dorchester (92^{ième} Bataillon d'infanterie de Dorchester à compter de 1871), l'ancêtre du Régiment de la Chaudière.



Louis Bissonnette, soldat
Ph. prise en 1916 avant son départ pour la guerre.

Outre le commandant Louis Fortier, notaire et major de milice et le notaire François Rouleau, lieutenant-colonel de milice, quelques noms vont traverser les âges qui nous permettront de reconstituer une partie de la Réserve de 1869 à 1875 : le Capitaine F.-D. Turgeon, le quartier-maître François-Xavier Chabot, Omer Genest, Théophile Fortier, Herménégilde Fortier, Arcadius Fortier, Louis-Hilaire Fortier, François Morin, Edmond Turgeon, Joseph-Alphonse Couture et Jean-Florido Morin. Ce dernier, né le 28 juin 1849 à Sainte-Claire, est cultivateur, milicien et « violoneux ».

Il aura l'insigne honneur d'être décoré par le représentant de la Reine Victoria, Sir Wilfrid Laurier, pour son implication héroïque à la guerre contre les « Fenian Brotherhood ».

À la même époque, à la faveur de la révolution qui se déroule en Italie, les États romains sont envahis et le pape Pie IX est enfermé dans ses appartements... il est prisonnier dans son propre palais. Bien que les combats aient commencé plusieurs années plus tôt, ce n'est qu'en 1868 qu'un premier contingent de 130 Canadiens francophones traversera

l'Atlantique afin de voguer au secours du pape. La paroisse de Sainte-Claire fera sa part en envoyant régulièrement des sommes d'argent pour cette juste cause. Mais le geste le plus significatif viendra de l'enrôlement des jeunes Joseph-Alphonse Couture et Louis-Hilaire Fortier. Couture sera du premier détachement alors que Fortier sera du cinquième détachement. Les combats seront durs et pénibles pour ces volontaires, mais surtout pour le jeune Louis-Hilaire. Sérieusement blessé, il reviendra très malade au pays laissant les garibaldiens vainqueurs de Rome. Après une longue période de souffrance, le jeune zouave pontifical ne survivra pas à cette dure épreuve. Les funérailles de Louis-Hilaire Fortier, âgé de 25 ans et 5 mois, auront lieu à l'église de Sainte-Claire le 30 août 1875. Quant à Joseph-Alphonse Couture, il deviendra, quelques années plus tard, le premier médecin vétérinaire francophone au Canada et sauveteur de la race du « cheval canadien ».

Les années passent... en 1914, la Première Guerre mondiale sera déclenchée. Le commandement du 92^e Régiment de Dorchester est confié au Major Edmond Chabot de Sainte-Claire. Trois ans plus tard, en juillet 1917, le « bill Borden » qui visait à établir le service militaire obligatoire pour tous les citoyens canadiens âgés de 16 à 35 ans sera adopté en deuxième lecture. La loi de la Conscription allait entrer en vigueur un peu plus tard au cours de l'année, soit le 13 octobre. Plusieurs jeunes gens de Sainte-Claire s'étaient déjà enrôlés volontairement, dont le jeune Louis Bissonnette, 27 ans, fils de monsieur Edmond Bissonnette et de dame Léonie Roy. Le jeune homme avait signé ses papiers d'enrôlement le 24 juin 1915 et malheureusement, tombera au champ d'honneur moins d'un an et demi plus tard, le 22 décembre 1916. Membre de la Canadian Infantry (Alberta Regiment), Louis Bissonnette faisait partie de l'unité 31 st Bn. À l'instar de plusieurs autres soldats tombés au

front, il sera inhumé au cimetière d'Hersin situé au Pas-de-Calais, en France. Plusieurs autres jeunes hommes de la paroisse de Sainte-Claire seront aussi appelés sous les drapeaux. Il s'agit entre autres de messieurs Edmond Croteau, Joseph Bissonnette, Eugène Bissonnette, Edmond Fortier, Irénée Fortier et Rosaire Lamontagne... mais ils ne se rendront pas tous au front. Toutefois,



Lieutenant-colonel Edmond Chabot, commandant intérimaire du 92^e Régiment de Dorchester de 1917 à 1920 et du Régiment de Beauce en 1929.
Ph : Le Régiment de la Chaudière, Jacques Castonguay et Armand Ross. P 91.

l'un d'eux laissera sa vie sur le sol français lors de l'importante bataille pour la capture de la Crête de Vimy. Le soldat Edmond Croteau, fils de François Croteau et de Marie Beetrin trouvera la mort le 14 avril 1917, à la suite d'importantes blessures subies lors des affrontements survenus entre le 9 et 12 avril à l'âge de 36 ans. Il faisait partie du Canadian Infantry (Western Ontario Regiment) et était membre de l'unité 47th Bn. Il sera inhumé au cimetière du village de Barlin situé à onze kilomètres au sud-ouest de Béthune (France). Tout comme le soldat Bissonnette, le nom du soldat Edmond Croteau sera gravé à jamais dans le Livre du Souvenir de la Première Guerre mondiale.

En 1940, la 2^{ème} Guerre mondiale bat son plein en Europe et les soldats volontaires canadiens sont au front pour de défendre l'Angleterre. Cette



Médaille commémorant la défaite des Fénians à la Frontière du Québec en 1870 et décernée au soldat Florido Morin de la compagnie n°1 (Ste-Claire) du Bataillon provisoire de Dorchester.
Ph : Le Régiment de la Chaudière, Jacques Castonguay et Armand Ross.

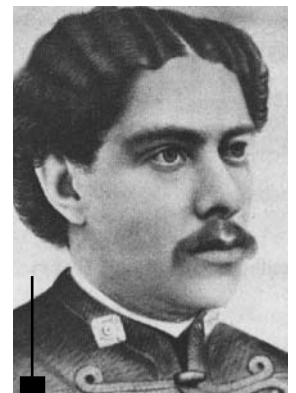
implication de la nation canadienne coûte excessivement cher et de nombreux investissements de guerre sont requis. Comme à l'époque de la guerre 1914-1918, le gouvernement fédéral avait lancé en janvier 1940, une campagne pour financer l'effort de guerre dont l'objectif était de 200 millions de dollars. Dans le comté de Dorchester faisant partie du District #2, unité « C », le docteur J.-A.-N. Chabot de Sainte-Claire deviendra le porte-parole et président régional de cette course aux « bonds » de la Victoire. Au cours des neuf campagnes d'Emprunts de guerre réalisées entre 1941 et 1945, le montant total perçu dans la paroisse de Sainte-Claire sera de l'ordre de 643 000 \$; celle-ci deviendra ainsi la paroisse qui a le plus contribué à l'effort de guerre de tout le comté de Dorchester.

Par ailleurs, l'année 1944 sera surtout marquée par le décret de la conscription totale... et l'enrôlement obligatoire pour le service outre-mer. Plusieurs citoyens de Sainte-Claire s'étaient déjà enrôlés en vertu de la Loi sur la mobilisation des ressources nationales de 1940 (LMRN), autorisant le service militaire pour les soldats requis en Amérique du Nord seulement. Arthur Longchamp, Camille Laflamme et Adélix Boutin étaient en service depuis 1941... mais ils n'avaient pas eu à traverser « l'autre bord » pour défendre la Mère Patrie. Toutefois, certains autres militaires de Sainte-Claire devront se rendre au front tel le Major J.-Athanasie Morin, les Capitaines J.-Ernest Roy et Charles Chabot (médecin), Henri Bouchard, l'officier Justine Chabot (QWAC), Henry Langlois (aviation, bombardier)

ainsi que le Caporal Maurice Dionne, 25 ans. Ce dernier était membre du 22^e Régiment; il fut plus tard, transféré aux Fusiliers Mont-Royal, faisant partie de la 6^e Brigade d'infanterie.

Le 6 juin 1944, les Fusiliers Mont-Royal vont participer au débarquement de Normandie et, par la suite, à l'offensive des alliés à Caen, en Basse-Normandie. Au cours du mois de juillet, les combats se feront des plus féroces. À compter de ce moment, J.-Hormidas Dionne, chef de gare de Sainte-Claire et père du Caporal Dionne ne recevra plus de nouvelles de son fils bien-aimé, du moins, jusqu'au matin du 13 septembre. Un télégramme lui parvient... son fils était tombé au champ d'honneur le 22 juillet précédent.

La dépouille du Caporal Maurice Dionne, sera inhumée dans le cimetière canadien de Bretteville-sur-Laize, Calvados (France) comme plus de 3 000 autres soldats canadiens morts au combat.



Louis Fortier
Ph : Le Régiment de la Chaudière, Jacques Castonguay et Armand Ross

Le 13 novembre 1944, une cérémonie funéraire aura lieu à l'église de Sainte-Claire devant une foule nombreuse venue appuyer Hormidas Dionne, son épouse et ses deux fils, Gérard et Charles. De nombreux militaires canadiens seront présents à l'événement dont le Capitaine H.-L. Tremblay, aumônier du 22^e Régiment.

En 1945, la guerre qui faisait rage en Europe depuis 1939 prend fin avec la capitulation de l'Allemagne, le 7 mai.

Le curé Eugène Morissette dira une messe d'Action de grâce afin que la paix s'installe à jamais; on tournait ainsi la page sur un important chapitre de l'histoire militaire vécue en la paroisse de Sainte-Claire.

Le militaire Olivier Morel de La Durantaye

Par Paul St-Arnaud

Celles et ceux qui vivent aujourd'hui à Saint-Michel, La Durantaye, Saint-Vallier, Saint-Raphaël, Saint-Gervais et Saint-Charles en très grande partie appartiennent au territoire de l'ancienne seigneurie de La Durantaye qui, de 1672 à 1716, fut gérée par un militaire de carrière, Olivier Morel de La Durantaye. Ce dernier naît d'une famille noble de Bretagne le 17 février 1640. Parti de Larochelle pour les Amériques en février 1664, il accompagne le lieutenant général Tracy aux Antilles pour y déloger les Hollandais. Il a 25 ans lorsqu'il arrive en Canada l'année suivante à titre de lieutenant dans le régiment de Chambellé. Promu quelques mois plus tard au grade de capitaine, c'est à la tête de sa compagnie qu'il se joint aux 20 compagnies du régiment Carignan-Salières. Entraîné à obéir et à commander, il dirige 30 soldats.

Première mission avec le Régiment Carignan-Salières

Comme militaire, la mission d'Olivier Morel en terre canadienne consistera à neutraliser l'Iroquois. Après avoir détruit en 1649 une Huronie fortement affaiblie déjà par les maladies européennes, les Iroquois continuent de faire des ravages en s'attaquant constamment aux colons canadiens installés dans la Vallée du Saint-Laurent.

Pour contrer la menace, Monsieur de Tracy fait d'abord construire une série de forts le long de la rivière Richelieu (*Chambly, Saurel, Sainte-Thérèse et Sainte-Anne*) pour sécuriser la voie d'eau qui mène au pays des Agniers, une des cinq nations iroquoises qui rivalisent avec les Français et leurs alliés pour contrôler le très lucratif commerce de la fourrure. Avec sa compagnie de Chambellé, Olivier Morel contribue à l'érection du fort Sainte-Anne sur une île située dans la partie sud du Lac Champlain. De là, il participe en 1667 à une expédition qui cause suffisamment de dommages aux Agniers et Onneiouts pour les

convaincre de signer un traité de paix.

Le temps d'une paix

En 1668, profitant d'une période d'accalmie qui durera une quinzaine d'années, Olivier Morel retourne en France et poursuit sa carrière militaire à Nantes dans le régiment de Montaigu. En 1669, il recrute 50 soldats et revient au pays à la tête d'une des six compagnies qui formera la garnison de Québec. Réorganisée sous la direction du Gouverneur Frontenac, l'armée permanente en terre canadienne prendra le nom de Compagnie franche de La Marine. Olivier Morel fait maintenant partie de l'élite dirigeante. Il épouse une jeune dame bien en vue de la haute société de Québec en la personne de Françoise Duquet. Veuve de Jean Madry, chirurgien du Roi, elle possède une seigneurie et jouit d'une certaine fortune. Olivier aura 9 enfants avec Françoise et c'est dans la capitale qu'il élèvera sa famille. En reconnaissance de loyaux services rendus à l'État à titre d'officier, Olivier Morel obtient une seigneurie.

Il est désormais responsable du peuplement et du développement économique d'un territoire concédé par Jean Talon en 1672. Augmentée en 1693 et 1696, la concession couvre une partie importante de ce qu'on appelle maintenant la Municipalité régionale de Comté (MRC) de Bellechasse. À l'ouest de son domaine situé de part et d'autre de l'embouchure de la rivière Boyer, il fait construire un moulin à vent et une métairie¹ qui lui servira de manoir. Une deuxième seigneurie, celle de Kamouraska, lui sera concédée en 1674, mais il la vendra rapidement après y avoir installé une pêche commerciale.

Deuxième mission dans les troupes régulières de la Nouvelle-France

À la suite d'une volonté d'expansion territoriale des autorités françaises au sud et à l'ouest des Grands Lacs

qui se traduit par la construction du fort Frontenac au lac Ontario et de la prise de possession de la Louisiane en bordure du golfe du Mexique où se jette le Mississippi découvert par Louis Joliet en 1673, les hostilités sont de nouveau déclenchées entre les Iroquois, les Anglais, les Français et autres nations autochtones.

C'est maintenant à titre de Commandant du fort Michillimakinac, principal poste de traite des Pays d'en haut, qu'Olivier Morel est appelé à servir son pays comme militaire. Il se rend au confluent des lacs Michigan, Supérieur et Huron en 1683 et s'installe en plein cœur du réseau commercial des Indiens pour une période de sept ans. Sa mission est importante. Tout en sécurisant le territoire en vue du commerce, il doit agir sur deux fronts : dissuader les différentes tribus de faire affaire avec les Anglo-Hollandais de Manhatte en les incitant à venir troquer leurs fourrures à Montréal plutôt qu'à New York, et réprimer les abus de certains coureurs des bois qui échappent au contrôle de l'État faisant commerce sans permis, utilisant l'alcool comme marchandise de traite, aimant l'Indien et un peu trop l'Indienne, agissant librement comme travailleur autonome, vendant leurs fourrures au plus offrant, qu'il soit Anglais ou Français.

À fréquenter régulièrement l'Indien réfractaire à toute espèce d'assimilation, le Français d'origine est forcé de s'adapter à la culture du pays. Ce faisant, il devient trop Canadien aux yeux de l'élite française. Olivier Morel avait naïvement reçu le mandat de domestiquer le Sauvage à la française, mais après sept ans de vie commune avec lui, l'échange s'avère plus efficace que la domination. Les alliances d'égal à égal apparaissent soudainement plus fécondes pour la bonne marche du commerce qu'Olivier Morel a pour mission de favoriser. Le colon français n'a pas d'or à piller comme celui des Incas de l'Amérique

1 D'autres auteurs ont situé la métairie à l'est de la rivière.

du Sud, mais grâce à l'Indien du nord il a le castor. Sans alliance véritable avec l'Indien, les Français, trop peu nombreux, ne peuvent créer leur empire commercial.

Cette philosophie commerçante entre partenaires égaux adoptée graduellement par Olivier Morel en accord avec les jésuites de la région, moins pressés de convertir à tout prix, ne plait pas du tout à l'arrogant Frontenac qui s'empresse de relever M. de La Durantaye de son commandement de Michillimakinac. Monsieur Morel avait pourtant fait du bon travail en contrant l'attaque du fort par les hommes armés du Colonel Dongan, Gouverneur de Manhatte. Amenant avec lui beaucoup d'alliés indiens, sa participation à la campagne contre les Tsonnontouans sous les ordres du Gouverneur français Denonville avait

également été remarquée.

Autre exploit à son crédit, il avait réussi, grâce à ses talents de négociateur, à convaincre les différentes tribus (Outaouais, Miamis, Pontouamis, Sioux) de venir à la grande foire de Montréal pour trafiquer leur fourrure, là où lui-même avait un comptoir d'échange.

Une centaine de canots chargés à rebord auraient fait le voyage.

Troisième mission à la tête d'un bataillon

Entre 1691 et 1693, Olivier Morel profite de congés obtenus des autorités et se rend en France pour rencontrer ses partenaires commerciaux. De retour en 1694, les services du militaire sont immédiatement retenus pour neutraliser une bande d'Iroquois belliqueux autour de Montréal.

Maintenant Capitaine en pied, il participe à une expédition d'envergure contre les Onontagues et les Onneiouts à la tête d'un bataillon. Le massacre de Lachine en 1689 et les attaques répétées par la suite, exigeaient une riposte musclée. Toutes les ressources militaires du pays sont alors mobilisées sous le commandement de Frontenac, Vaudreuil, Callières et Ramezay. Ce sera la fin des hostilités. D'intenses négociations suivront qui mèneront la Confédération des Cinq Nations à signer la Grande Paix de Montréal de 1701. Olivier Morel de La Durantaye avait fait son travail de militaire. Il obtient l'autorisation de quitter l'armée le 1^{er} avril 1701.

C'est comme membre actif du Conseil Supérieur et comme seigneur qu'il continuera désormais à servir son pays de 1703 à 1716.

Saint-Vallier se souvient de ses enfants

Par Charles-Henri Bélanger

Guerre de 1914-1918



Jean-Louis Harpe. Ph. tirée du livre 275^e anniv. St-Vallier p. 45

Selon les publications locales, **Jean-Louis Harpe**, fils de Napoléon et Marie Roy, était en 1918 le dernier survivant de Saint-Vallier de la guerre 1914-18.

Nous avons gardé le souvenir de deux autres personnes.

Georges Bélanger, fils d'Amédée et d'Azilda Chabot. Il s'est enrôlé à l'âge de 18 ans et a passé six ans outre-mer. Il est revenu sain et sauf.

Ernest Bélanger, fils d'Amédée et d'Azilda Chabot, décédé au cours de la guerre des tranchées. Il est inhumé au cimetière militaire de Vimy (France). Décoré à titre posthume de la croix Victoria que sa mère gardera précieusement jusqu'à la fin de ses jours.

Guerre de 1939-1945

Dollard Ménard: Voir texte P.3.

Lucien Roy, fils de Joseph-Arthur Roy et de Juliette Breton.

Marguerite Tanguay, fille de Jos Tanguay et Marie-Anne Lamontagne (1^{er} mariage). Pour ses exploits en temps de guerre, Marguerite Tanguay fut titulaire de la médaille militaire, de la Croix de guerre avec citations, de la médaille des engagés volontaires 1939-45, de la Médaille commémorative du Corps expéditionnaire français d'Italie, de la Croix du combattant 1939-45 et de la médaille de la Ville de Paris. Le commandant du corps expéditionnaire français, le Maréchal Juin, Cdt le C.E.F. cite à l'ordre du Régiment. Marguerite Tanguay, Infirmière, formation chirurgicale n°2. « Infirmière militaire auxiliaire, volontaire pour le C.E.F., d'une énergie et d'un sang froid remarquables ». Le 15 mars 1944, sous un violent bombardement aérien, elle est demeurée à son poste, donnant à tous ceux qui l'entouraient, le plus bel exemple de

calme et de courage. Cette citation comporte l'attribution de la croix de Guerre avec étoile de bronze.

Roland Tanguay, fils de Jos Tanguay et d'Éva Paré (2^{ème} mariage), demi-frère de Marie-Marguerite dont il est fait mention ci-dessus.



Roland Tanguay. Ph. tirée du livre 275^e anniversaire St-Vallier p. 48

Maurice Chevalier

Il aurait été adopté par une famille Bélanger.

En entrant dans l'armée, il se serait fait appeler Maurice Chevalier. Il participa à la Guerre 1939-45, et revint à Saint-Vallier.

Jean-Louis Latulippe

Marin et pilote, le navire sur lequel il était a été coulé dans le golfe Saint-Laurent par un sous-marin allemand. Ce soldat est inhumé dans un cimetière d'Halifax.

Jean-Louis Latulippe de St-Vallier

Par Charles-Henri Bélanger

Il avait 17 ans, et comme à bien des adolescents, le goût lui vint de parcourir le monde, d'aller voir sur place ce que les médias montraient, ce dont ils parlaient. Pour réaliser ce beau rêve, il crut bon de trouver de l'emploi sur un bateau de la marine marchande qui naviguait au long cours. Quelques mois plus tard, ce fut la guerre. L'Allemagne envahit la Pologne qui avait une entente de défense réciproque avec l'Angleterre. Comme il faisait partie du Commonwealth britannique, le Canada entra très vite en guerre lui aussi. Les usines canadiennes d'abord et les usines américaines un peu plus tard se sont mises à produire à pleine capacité. Les bateaux de la marine marchande ont été réquisitionnés pour le transport du matériel de guerre et des munitions de toutes sortes, dont les camions et les chars d'assaut. Cette marine marchande était, pour les sous-marins allemands, une cible de choix.

Pour Jean-Louis Latulippe, les 6 années de guerre se sont surtout passées en



Médaille reçues par Jean-Louis Latulippe.
Ph. Coll. Famille Latulippe.

d'incessants allers-retours Europe-Amérique. Après l'entrée en guerre des États-Unis, en 1941, bien des traversées se firent sous forme de convois. Des dizaines de navires partant de New York, d'autres d'Halifax allaient les rejoindre en plein océan. Tous ces navires formaient des convois entourés, pour leur protection, de destroyers (contre-torpilleurs).

Les chantiers maritimes du Canada et des États-Unis construisaient les navires à un tel rythme qu'il devint très tôt difficile de trouver du personnel suffisamment expérimenté pour les manœuvrer à l'intérieur de convois. Pour confondre le plus possible les sous-marins allemands, l'officier de la marine de guerre responsable du convoi ordonnait souvent des changements de cap. Dans le feu de l'action, il arrivait au navire d'être quasiment aussi redoutable que les torpilles allemandes.

Durant la guerre, Jean-Louis a surtout navigué sur des navires norvégiens. Un jour, il dit à son capitaine norvégien que, pour ajouter à son expérience, il était tenté de naviguer sur un navire d'une autre nationalité. Son capitaine lui a répondu que c'étaient les Norvégiens qui perdaient le moins d'hommes. Ce capitaine n'hésitait pas à ordonner des exercices de sauvetage en pleine nuit, y



Jean-Louis Latulippe.
Ph. Coll. Famille Latulippe.

Jean-Louis n'était pas soldat, mais à la fin des hostilités, il reçut, en reconnaissance pour ses mérites, une gratification du Roi Olav de Norvège. En 1950, alors qu'il était en service à la Garde Côtière canadienne, il fut admis à la Corporation des pilotes du Bas-Saint-Laurent. Il pilota à bon port des centaines de navires, jusqu'à sa retraite, en 1986. Lors des célébrations du 50^e anniversaire du débarquement en Normandie, Jean-Louis, avec bien des compagnons de la marine marchande, a été reçu avec beaucoup de reconnaissance par l'Angleterre, la France et d'autres pays alliés.

Lucien Roy, natif de Saint-Vallier, fils de Joseph-Arthur Roy et de Juliette Breton

par Charles-Henri Bélanger



Lucien Roy.
Ph. Coll. Famille Roy.

Lucien a d'abord suivi un cours au Bart School. Pour parfaire ses connaissances de la langue anglaise, sa mère, Juliette Breton, lui suggère d'aller chez son oncle maternel, Albéric Breton, qui demeure dans l'Ouest, à Montmartre, Saskatchewan. Lucien fait donc appel à cet oncle de l'Ouest. Son oncle lui répond tout de suite qu'il accepte de le recevoir et lui offre de demeurer chez lui, le temps qu'il voudra. Ayant été recensé, il sera mobilisé en 1941, à Régina, quand il aura 21 ans.

Pendant 2 mois à Régina et à Brandon, Manitoba, il y recevra l'entraînement de base. Pendant trois ans, il sera affecté à l'artillerie ayant pour tâche la protection des côtes du Pacifique, la surveillance et la défense du grand port de mer de Victoria, Colombie-Britannique. On redoute une tentative de débarquement

de la part des Japonais. Après le désastre de Dieppe et en prévision du débarquement en Normandie, l'Europe a besoin de soldats, beaucoup de soldats. L'unité dont Lucien fait partie est envoyée à l'entraînement à Petawawa, Ontario. Cet entraînement est très rude. Il s'agit ni plus ni moins de l'entraînement des commandos. Lucien, au cours des manœuvres, s'inflige une hernie à l'aine. Les médecins de l'armée lui prescrivent la chirurgie. Après la chirurgie, ce sera la convalescence; si bien que la guerre se terminera avant que vienne son tour de débarquer sur les côtes de la Normandie. Après la fin des hostilités, les soldats ont droit de choisir le lieu de leur licenciement. Lucien choisira Huntington, Québec. Une fois licencié, il sera 1 an chez Singer, dans la vente et 35 ans chez Bell, de 1947 à 1982, comme technicien d'abord et ensuite dans les bureaux d'études de Bell Canada, à Québec.

Saint-Malachie

Les informations concernant les militaires de cette municipalité sont tirées du livre « Saint-Malachie d’hier à aujourd’hui, 1857-2007 », plus spécifiquement du chapitre « L’épée, la croix et le chant glorieux », pp 529-532. Pour la guerre de 1914-18, Saint-Malachie a retenu le seul nom de Félix Aubé. Cependant, il en est autrement de la guerre de 1939-1945 à laquelle plusieurs enfants de la municipalité ont participé. Des coupures de presse citées dans ce livre en font éloquentement mention. À titre d’exemple : « Un fils de Saint-Malachie, comté de Dorchester, est devenu hier soir contre-amiral dans la Marine militaire du Canada. James-C. Hibbard, 44 ans, était auparavant contre-amiral intérimaire, et l’hon. Brooke Claxton, ministre canadien de la Défense nationale, a annoncé hier soir sa promotion... » Originaire de St-Malachie de Dorchester, Hibbard était le fils du Reverend Hibbard qui fut pendant longtemps ministre du Culte protestant à la chapelle St. Paul et résident de Saint-Malachie.

En 1924 le jeune Hibbard s’engage comme volontaire dans la Réserve. 2 ans plus tard, il devient cadet dans la marine militaire et pendant la guerre, il commande les destroyers « Skeena » et « Iroquois ». Ses hauts faits d’armes lui ont valu la Légion d’honneur, la Croix de guerre avec palmes, la Croix de



Félix Aubé, Marius Cameron, Paul-Émile Dubé, Wilfrid Corriveau et Léonard O'Brien.

Photos tirées du livre Saint-Malachie d’hier à aujourd’hui, 1857-2007.

libération du roi Haakon de Norvège et deux fois la Croix du Service distingué. Au moment de prendre sa retraite des Forces armées, Hibbard était commandant de la flotte du Pacifique. Un autre enfant de St-Malachie qui s’est illustré pendant cette guerre est Marius Cameron, né dans le rang 3 Nord le 30 mars 1924. Il était le fils de Omer Cameron et Jane Smith et membre d’une famille de onze enfants. Intégré aux Fusiliers Mont-Royal, il partit pour l’Angleterre en 1944 et, le 6 juin de la même année, les Alliés débarquaient en Normandie. La bataille de Normandie dura plusieurs mois et les Allemands opposèrent dans plusieurs secteurs une résistance farouche. Le moment où le jeune Cameron fut appelé à participer au combat et le lieu précis de son décès demeurent inconnus.

On sait qu’il est mort dans un hôpital militaire le 10 août 1944 et qu’il est enterré avec ses compagnons d’armes au cimetière de Bretteville-sur-Laize situé entre Caen et Falaise en Normandie.¹ Ce héros de guerre recevra à titre posthume

la Médaille du Service volontaire, la Croix du souvenir, l’Étoile France-Allemagne, l’Étoile 1939-1945 et la Médaille de guerre de 1939-1945.

Également natif de Saint-Malachie, Yves Gosselin eut la chance de survivre au débarquement du 6 juin 1944 au cours duquel tant de valeureux combattants laissèrent leur jeune vie.

Une coupure de presse de l’Action catholique de janvier 1945 aussi reprise dans ce livre, mentionne plusieurs citoyens de Saint-Malachie qui ont participé à la Guerre : « Notre paroisse compte plusieurs soldats, marins et aviateurs, dont voici les noms : major Lionel Gosselin, capitaine Jean-Yves Gosselin, MM Paul-Émile Aubé et Léo Corriveau, mademoiselle Pauline Tremblay, les soldats Gaudias Ruel, Joseph Béchard, Antonio Béchard, Pearl Doherty, René Carrier, M. Lacroix et M. Fournier. Dans l’aviation, MM. Robert Grégoire, Mathews Healy, Arthur Duncan, J-M Routhier, René Tremblay et Olivier Ruel. Dans la Marine, M. Huskey McGrath. »

1 André Beaudoin, À la mémoire du soldat Cameron, Au fil des ans, 2004, Vol 16, no 2, p. 20

Saint-Charles

Dans la section Chronique et récits du livre Saint-Charles-de-Bellechasse 1749-1799, les auteurs ont rapporté une liste compilée par l’abbé Armand Proulx portant sur les vétérans des deux grandes guerres. On ne sait pas toutefois qui en est revenu.

Vétérans 1914-1918

Infanterie

Richard Boulanger,	capitaine
Donald Boulanger,	capitaine
Roméo Fecteau,	soldat
Wellie Labrie,	soldat
Fidèle Lacroix,	soldat
Joseph Carrier,	soldat
Arthur Prévost,	soldat
Henri Rouleau	soldat

Vétérans 1939-1945

Aviation

Charles-Édouard Roy,	colonel
Raymond Lapierre,	lieutenant
Ivanhoé Lapierre,	caporal
André Lapierre,	caporal
Jean-Charles Roy,	private

Fernand Leblanc,	private
Louis Leblanc,	private
Réal Hébert,	private
Jean-Paul Mercier,	private
Rémi Théberge,	private
Jean-Marie Routhier,	private

Marine

Gérard Fortin,	matelot
Roger Boulanger,	matelot

Infanterie

Normand Lacroix,	lieutenant
Armand Gravel,	sergent major.
Benoit Chabot,	sergent
Paul Lacroix,	sergent
Armand Marcoux,	caporal
Wilfrid Marcoux,	soldat

Charles Leclerc,	soldat
Louis Leclerc,	soldat
Arthur Chabot,	soldat
Égide Morency,	soldat
Arthur Morency,	soldat
Roméo Fecteau,	soldat
Antonelli Gosselin,	soldat
Roland Côté,	soldat
Patrick Bernier,	soldat
Raymond Bilodeau,	soldat
Honorius Chabot,	soldat
Philippe Routhier,	soldat
Armand Ruel,	soldat
Henri Frenette,	soldat
Lucien Asselin,	soldat
Armand Couture,	soldat
Arthur Prévost,	soldat

Buckland

Adélarde Boutin

Par Laurent Nolet

Le soldat Adélarde Boutin est né à Buckland en 1885. Personne ne saurait dire aujourd'hui pourquoi on l'a affublé du surnom de « Langelier ». Il est le fils de Joseph Boutin (1845-1910) et d'Elmina Nadeau (1847-1903). Il est né dans une famille comptant onze enfants. Adélarde se serait engagé comme volontaire au début de la première Grande Guerre. Quelques photos prises dans le cadre de ses activités militaires nous permettent de garder un souvenir de lui.

Comme en témoigne sa carte mortuaire, il est tombé sur les champs de bataille en France le 31 mai 1918, à l'âge de 33 ans. Il était l'époux bien-aimé de dame Alice Lavallée depuis le 25 juillet 1905 et père de Laura, Juliette, Béatrice (actuellement âgée de 97 ans), Évangéliste, Maurice et Yvonne.



Adélarde Boutin, au centre, avec deux compagnons d'armes, dans un baraquement lors de sa période d'entraînement.
Ph. Coll. Marie-Paule Boutin



Arthur Chabot. Coll. Famille Chabot

Arthur Chabot

Par Nancy Couture

Arthur Chabot est né à Notre-Dame-Auxiliatrice-de-Buckland le 30 novembre 1922. Il vient d'une famille de 10 enfants. Son père s'appelait Adélarde Chabot et sa mère Joséphine Boutin. Homme d'action, fonceur et aventureux, il rêvait de voyager et de devenir, en quelque sorte, un héros pour défendre son pays. En 1939, il s'est enrôlé dans l'armée alors qu'il n'avait que 17 ans.. À cette occasion, il se fit passer pour majeur et débuta comme cuisinier. Il réalisait un rêve : voyager ! Par la suite, il est allé au front et a dû se battre. Il a même passé un certain temps à l'hôpital, car il avait reçu un éclat d'obus à l'épaule. Il a même vu son copain mourir à ses côtés la tête éclatée. À l'époque, il s'était fait tatouer à quatre reprises sur les bras afin de garder en mémoire sa chère mère qu'il adorait.

En 1945, lorsque la guerre s'est terminée, il est revenu au Québec la tête remplie de souvenirs marquants qu'il n'a jamais réussi à tout raconter, car c'était trop difficile. Plusieurs années plus tard, soit en 1978, il a continué à travailler pour l'armée. Mais cette fois-ci, il était homme d'entretien à la Base militaire de St-Hubert. Il occupa cet emploi jusqu'en 1988. Il est décédé d'un cancer en 1990.

Félix Larochelle

Par Laurent Nolet

La famille Larochelle réside sur le chemin Taché à Buckland. La terre familiale longe la route de la « Grillade ». Félix y voit le jour le 17 avril 1924. Lorsque la guerre éclate en 1939, les temps sont difficiles pour les jeunes du coin. Le travail est rare dans la région. Félix et son ami Rodrigue Audet partagent leurs loisirs, leurs projets et probablement quelques mauvais coups. C'est dans ce contexte que, fin 1940, nos jeunes décident de s'enrôler dans l'Armée canadienne. Les deux copains sont dirigés à St-John (NB) pour suivre un entraînement intensif. À 17 ans pour Félix et 20 ans pour Rodrigue, les deux jeunes hommes inexpérimentés, presque qu'insouciant, quittent leur pays pour affronter la dure réalité des champs de bataille de la vieille Europe.

La guerre terminée, Félix revient seul, mature et meurtri par plusieurs souffrances physiques et morales. Il est très heureux de revenir « vivant » parmi les siens. Il laisse derrière lui le souvenir de son ami Rodrigue, mort sur les champs de bataille en Hollande. Il sera démobilisé en 1945 et décèdera 40 ans plus tard.



Félix Larochelle. Ph. Coll. Famille Larochelle

Fernand Morin (1918-1944)

Par Laurent Nolet

Fernand Morin est né en 1918. Vers l'âge de 16 ans, il passe l'hiver dans les chantiers en Abitibi. Entre deux chantiers, il travaille sur les terres d'un grand-oncle établi là en 1918. Bravade de gars de chantier ou patriotisme, toujours est-il qu'il s'engage dans l'armée le 8 février 1941. À Valcartier, il reçoit une formation d'artilleur et il devient membre d'un Régiment de la Royal Canadian Artillery.

Sa première affectation sera à Gaspé, zone de contrôle de la présence des sous-marins allemands dans l'estuaire du golfe St-Laurent. À l'automne 1943, il est désigné comme canonnier pour entraîner les recrues à Farnham. Tout se déroule normalement jusqu'au jour fatidique du 6 juillet 1944. Le journal l'Action catholique du lendemain titre « L'explosion d'un obus a fait 9 morts et plus de 30 blessés à St-Bruno » près de Montréal. Fernand est parmi les morts.

Les funérailles militaires ont lieu le 11 juillet. Des camions bondés de frères d'armes viennent à Buckland pour lui rendre les derniers hommages. L'église est remplie à craquer. Les gens de Buckland sont témoins de tout le protocole associé aux funérailles d'un militaire mort en devoir. Au cimetière, l'émotion étreint la foule lorsque 7 artilleurs tirent une salve à blanc de 21 coups de fusil pendant qu'un cornemuseur joue « L'Adieu du soldat ». À titre posthume, Fernand reçoit la Médaille de la guerre 1939-45 avec une mention élogieuse.



Fernand Morin
Ph. Coll. Famille Morin



Gérard Lemieux, à droite
Coll. Famille Lemieux

Gérard Lemieux

Par Laurent Nolet

Gérard voit le jour à Buckland le 15 mai 1930. Jeune homme, Gérard aime travailler dans le bois avec son père. Pas surprenant qu'il devienne bûcheron. Renommé pour sa grande force, il parcourt plusieurs chantiers du Québec. Un jour, il s'informe sur la possibilité de devenir militaire. C'est en 1954 qu'ils s'enrôle dans l'Armée canadienne. Il signe un contrat pour un terme de trois ans. Il est intégré au Royal 22^{ème} Régiment.

Après son entraînement à Valcartier, il commence son travail dans la police militaire. Il exerce ses fonctions dans le cadre d'une mission en Corée. Il séjournera même une courte période au Japon. Très peu d'informations sont disponibles sur la carrière militaire de Gérard qui s'est fait très discret sur le sujet. Un pan de sa vie qu'il désirait oublier. Son engagement terminé, il ne renouvelle pas son contrat et revient à la vie civile. La maladie l'emporte le 27 mai 1995. Il repose au cimetière de Chibougamau.

Germain Mercier

Par Laurent Nolet

Né à St-Lazare en 1931, le sergent Germain Mercier passe sa prime jeunesse à Dolbeau. Il joint les rangs de l'Armée canadienne le 9 octobre 1959 et est intégré au Corps de Prévôté canadien pour devenir policier militaire. L'entraînement débute à la Citadelle de Québec et sa formation est complétée à Shilo (MB) et à Borden (ON). Maintenant qu'il fait partie du 4th Provost Platoon, le vrai travail commence à Gagetown (NB). 2 ans plus tard, en 1962, on le transfère à Longue-Pointe où il occupe la fonction de patrouilleur.

Germain participe à une mission avec les Casques bleus de l'ONU, d'octobre 1962 à mai 1963, à Léopoldville (*Congo belge, maintenant République démocratique du Congo*). De retour au pays, il s'installe à Neufchâtel et reprend son travail de policier militaire. Il couvre les districts de Québec et de Montréal.

Nouvelle étape, l'Armée requiert ses services à Werl, Allemagne. Il y demeure de juillet 1965 à janvier 1968. La famille en profite pour visiter les grandes villes d'Europe. Un court intermède amène Germain à Saïgon (Vietnam) de janvier à juillet 1973. Il fait partie d'un contingent de militaires provenant du Canada, de la Pologne, de l'Indonésie et de la Hongrie. Ils sont responsables de la sécurité, pour la Commission internationale de contrôle. En 1977, il est transféré au détachement



Germain Mercier

de la base de St-Hubert. Il est de retour à Valcartier en 1979. L'heure de la retraite sonne pour lui en décembre 1980 après plusieurs décorations reçues en cours de carrière. Buckland est aujourd'hui sa retraite, avec sa conjointe Georgette.



Théo Nolet. Ph. Coll. Famille Nolet

Théo Nolet

Par Laurent Nolet

Théo est né à Buckland en 1981. Il s'inscrit au Corps de Cadets 2765 de Lac-Etchemin au début de son cours secondaire. Son assiduité et sa ténacité l'amènent à participer à plusieurs camps d'été réservés aux cadets méritants.

Il fait des stages à Valcartier, Cap-Chat et Banff. Étudiant au CEGEP de Limoilou, il s'enrôle dans la Réserve de l'Armée canadienne basée à St-Malo (Québec).

Il apprend à conduire des véhicules de toutes sortes, de la « jeep » jusqu'aux plus gros blindés en passant par les autobus et les fardières. En 2003, il s'engage dans l'Armée régulière et obtient son affectation à Edmonton dans le 1er bataillon de Support. Il devient rapidement caporal compte tenu de l'expérience acquise dans les Corps de Cadets et dans la Réserve.

Il est de plusieurs expéditions sur les autres bases militaires de l'Ouest canadien. Avant son départ pour l'Afghanistan en février 2008 avec sa Compagnie de transport des troupes et d'approvisionnement, il a participé à un entraînement intensif au Texas. Revenu au Canada en septembre 2008, il poursuit sa carrière militaire à Edmonton. Il risque même d'être d'une prochaine rotation des troupes en Afghanistan, vu l'engagement du Canada envers l'OTAN jusqu'en 2011.



Rodrigue Audet. Ph. Coll. Famille Audet

Rodrigue Audet

Par Laurent Nolet

Né à Buckland le 7 juillet 1920, Rodrigue Audet joint les Forces armées canadiennes probablement fin 1940. Affecté au service du corps médical à St-John (NB), il est ensuite transféré au Régiment de La Chaudière. Sa période d'entraînement terminée, l'Armée l'envoie en Europe pour servir sur les champs de bataille en tant que brancardier.

Le 16 janvier 1945, il tombe sous les balles d'un franc-tireur lors d'une altercation avec une colonne de soldats allemands battant en retraite. En voici les circonstances, telles que racontées par son cousin Roger Nadeau qui tient ces propos de la mère de Rodrigue. Son bataillon combattait avec l'Armée britannique près de la frontière hollandaise. Alors survient le rude accrochage. Les survivants de son unité cherchent à regagner leur position. Rodrigue est là et s'empêtre dans un nid de barbelés. C'est en essayant de s'en démêler qu'il reçoit le projectile fatal. Un compagnon de Rodrigue qui s'était plaqué par terre a pu éviter le tir ennemi. On ne sait pas par quelles prouesses il a réussi à le détacher de sa fâcheuse posture et à le ramener au camp.

Son corps repose au « Groesbeek Canadian War Cemetery 1939-1945 » à Groesbeek, Hollande. À l'entrée du cimetière où reposent plus de deux mille Canadiens est inscrit sur une colonne de marbre « The land which this cemetery stand is the gift of the dutch people for the perpetual renting place of the sailors, soldiers and airmen who are honoured here ».



Nicolas Couture Ph. Coll. Roger Couture

Nicolas Couture

de Buckland, ici à l'avant plan, 2^eme à partir de gauche, avec le peloton des recrues ayant réussi leurs qualifications de base à Valcartier. Ayant parfait sa formation de militaire, il est en attente d'être appelé pour une mission en Afghanistan.

C'est la guerre, patron !

Par Robert Lebrun

J'ai vu la guerre. Je l'ai sentie. Je l'ai entendue. Je l'ai subie. Trois fois plutôt qu'une. Il est trois heures du matin. Des tirs de mitrailleuses et de mortiers me réveillent. Le veilleur de nuit gratte à la fenêtre. «C'est la guerre, patron.»

Oui, c'est la guerre. On la pressentait. On la haïssait à l'avance. Elle est maintenant là, bien présente! Et je dois m'occuper de Michel, parce qu'il est du « mauvais bord ».

- « Michel, va te cacher dans la maison du jardin et reste à l'abri. Si ça dure, au matin, j'irai te porter à manger.»

- « Oui, patron. C'est la guerre... »

Qu'est-ce que j'y peux ? Rien. Les Tutsis ne supportent pas un Rwanda démocratique. Les anciens rois et leurs suppôts attaquent et tuent.

Je me colle contre le mur. Et ma blonde qui en rajoute : «Tu m'avais dit que le Rwanda, c'était le Paradis ! » Et merde. J'e l'savais-tu moé que c'était pour arriver ?

Ça tire. Le téléphone sonne. C'est mon ami Bernard, coincé lui aussi dans sa maison, plus bas dans la vallée, plus près des tirs et des fusées éclairantes. Il veut venir chez moi pour être plus en sécurité.

Au coin de la rue, à une vingtaine de mètres de la maison, un nid de mitrailleuses a été installé en toute hâte. Et ça tire. Je vois des balles traçantes et des éclairs de feu, à travers les bruits atroces et les colonnes de fumée. Je ne me demande même pas quoi faire. Je ne trouverai jamais la vraie réponse. Je ne fais rien. Je meurs à petit feu, debout, appuyé sur le mur de la maison, pendant que mes illusions de

bonheur et d'espoir s'échappent des blessures à mon âme. Huit années de ma vie sont dans ce pays...

Les meurtriers sont venus d'ailleurs. Mais ils tuent des hommes d'ici. Et je meurs avec eux. Le soleil se lève, sans trop savoir s'il devrait de recoucher ou continuer son ascension. Aide-t-il les combats ? Profite-t-il à l'un ou l'autre des adversaires sanguinaires ? Il hésite longtemps derrière les nuages. Et puis, comme il n'entend plus rien, il se glisse hors de son refuge brumeux. Le silence est presque mortel. Les oiseaux ont-ils été tués eux aussi ?

J'apporte du pain, des bananes et un café à Michel dans la cabane. « C'est la guerre, patron ! » Il est effondré. Il devait se marier dans quelques jours et voit toute sa vie déchiquetée par quelques rafales. Il sait que s'il est capturé, il sera torturé et mourra dans des souffrances atroces. Il est du mauvais bord. Il devient lentement fou. «C'est la guerre, patron.»

Et puis, on klaxonne devant la grille d'entrée. Je ne vois pas de qui il s'agit. Mais ça klaxonne sans arrêt. Michel ne bouge pas; pourtant, c'est son travail d'aller ouvrir la porte et de me prévenir. Mais aujourd'hui, l'âme de Michel est détruite et elle n'a laissé qu'une peau flasque sur le plancher de la cabane.

Des amis de Bukavu. La voiture est trouée de trous plus gros que mon pouce. Y a-t-il des blessés ? Non. Ils ont réussi à s'échapper à la nuit, sans phare. Ils ont reçu quelques projectiles, mais inoffensifs, sinon pour la tôle. Ils cherchent un refuge. C'est chez moi. J'habite la villa la plus protégée aux yeux de plusieurs Québécois. «Bienvenue... Heureux de vous voir. Installez-vous comme chez vous. »

La ville est assiégée par une cinquième colonne, par des ennemis infiltrés dans la vallée. Et comme le soleil paraît, ils se fondent dans la population des agriculteurs, en apparence besogneux comme tous les Rwandais. Ils cultivent. Ils parlent. Ils rient. À la nuit tombée, ils recommenceront. Ils tueront à nouveau. Assoiffés d'une victoire sur le destin, sur la majorité d'une population qui ne les accepte plus en roi et maître discrétionnaire.

Toute la journée, je reçois des visiteurs rwandais. Ils sont venus me dire que la paix reviendra. Qu'ils ne veulent pas que je parte, que je quitte mon travail de coopérant. Même « mon » ministre est venu! Ils sont aussi venus pour voir s'ils peuvent se réfugier chez moi. Parce qu'ils craignent pour leur vie.

Et enfin, des amis de plus de quinze ans. Lui est Rwandais, mais du mauvais bord. Elle est la fille d'un ancien joueur de défense des Canadiens. Ils ont deux enfants que j'ai presque vu naître. Malaïka qui écrit des poèmes à quatorze ans et qui m'en donne des copies parce que ses textes me touchent. Patrick qui sourit de sa jeune maturité de quinze ans et joue au fort, avec ses cheveux en bouclettes et son sourire irrésistible.

J'ai été évacué de cette guerre par la Légion Étrangère de France. Et dans le contingent qui nous a amenés à l'aéroport, il y avait un Canadien de Winnipeg. Lui aimait la guerre. Il en avait fait son métier.

Mes amis rwandais ont été assassinés dans ma maison. Hélène, Landoald, Patrick et Malaïka.

La guerre, c'est de la m.... !

Robert Lamontagne, Grand Bellechassois 2009

La MRC de Bellechasse a décidé de retenir la candidature de Robert Lamontagne, à la Une de ce bulletin, au titre de Grand Bellechassois pour l'année 2009.

Cette candidature a été soumise par la Société historique de Bellechasse (SHB). Le document de candidature

déposé à la MRC fut rédigé par Pierre Beudet de Beaumont, membre de la SHB. Rappelons que Robert Lamontagne, résident de Beaumont, a eu une carrière bien remplie comme menuisier-charpentier.

Une partie de son œuvre a porté sur la restauration de maisons anciennes à Beaumont et dans la région. Or, nous connaissons maintenant l'influence que le patrimoine bâti de Beaumont a eue sur l'ensemble du Québec, servant de modèle à de nombreuses initiatives. Pour toute la seconde moitié du 20^e siècle, Robert Lamontagne fut l'artisan principal des réparations de l'église Saint-Étienne-de-Beaumont, longtemps secondé par son fils Jean Lamontagne. On pense ici à la chapelle de procession de la Sainte-Vierge, classée monument historique le 16 décembre 1981, et la chapelle de procession dédiée à Sainte-Anne, également classée monument historique.

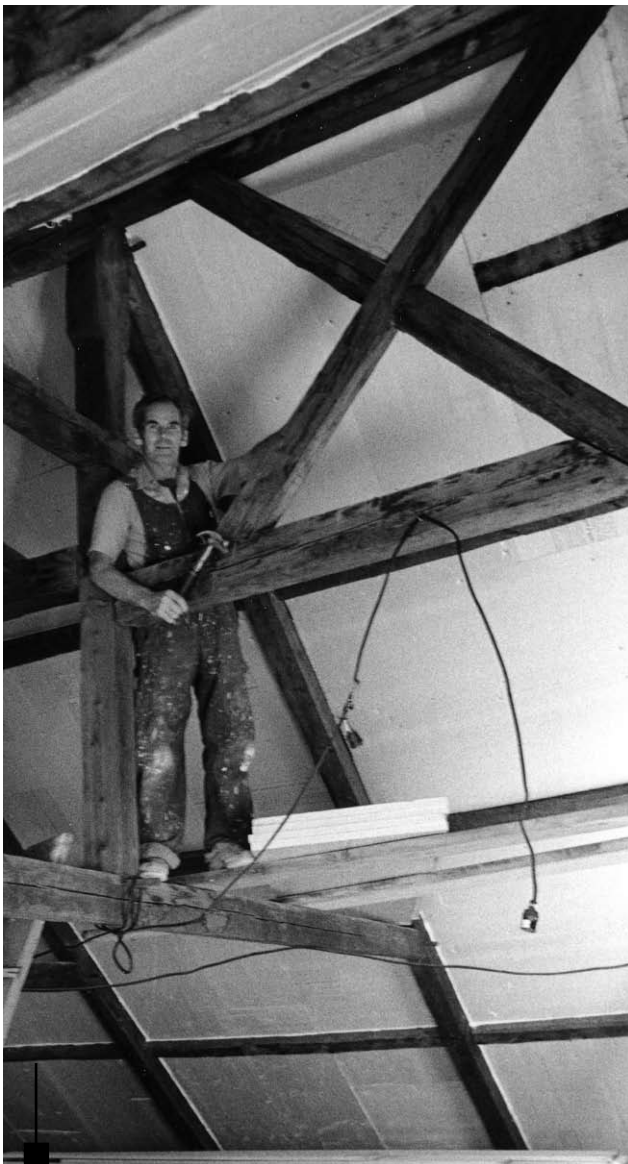
Il œuvra au presbytère actuel, y intégrant des éléments de modernité dans le respect des boiseries et des divisions traditionnelles. Il remit en fonction le foyer de pierre. Il s'impliqua également dans les travaux de restauration du vieux

presbytère devenu Bibliothèque Luc-Lacourcière.

Rappelons que c'est lui qui, dans les années 60, a redonné au Moulin de Beaumont la stature et la vigueur qu'il avait au moment de sa construction en 1821. Il en a redressé la structure, reconstitué la roue à aubes, fait renaître la maçonnerie, remis en mouvement le planeur et la grande scie verticale. Une fête aura lieu en septembre 2009, à l'initiative de la MRC de Bellechasse afin de souligner le caractère exemplaire de l'œuvre de Robert Lamontagne.

Un livre décrivant l'action de Robert Lamontagne est en préparation. Il sera édité par les éditions GID, rédigé par Pierre Beudet et appuyé dans sa distribution par Jean-Claude Tardif de Beaumont. La population sera informée des points de vente une fois le livre publié.

En raison de cet honneur qui lui échoit et du thème de ce numéro, nous lui avons consacré la page couverture de ce numéro. Durant la 2^{ème} Guerre mondiale, Robert Lamontagne fut d'abord simple soldat, puis Caporal de l'armée canadienne. Il s'engagera à titre de spécialiste en construction de baraquements militaires et de ponts. Meneur d'hommes, on lui confiera une équipe d'une vingtaine de personnes. D'abord Debort en Nouvelle-Écosse, le site de la première base d'entraînement aérien du Commonwealth britannique au Canada, à Halifax base importante dans le ravitaillement des troupes d'outre-mer, à Rimouski où les bataillons contribuent à assurer la sécurité du bassin du St-Laurent et enfin, Terre-Neuve avant-poste de défense stratégique dans l'Atlantique pour le Canada et pour les États-Unis afin de faire face à la menace allemande.



Robert Lamontagne à l'œuvre sur une poutre de la Maison Turgeon

Très bientôt

Bellechasse et son patrimoine religieux

Par Jean-Pierre Lamonde

Quand vous terminerez la lecture de ce numéro, le livre de la Société historique portant sur le patrimoine religieux de Bellechasse sera sur le point de sortir. Enfin ! Gisèle Lamonde, Yvan Gravel, Paul St-Arnaud et moi-même y travaillons depuis de nombreux mois. Nous en sommes aux toutes dernières étapes.

Que trouvera-t-on dans ce nouveau livre ?

Des photos de notre patrimoine collectif, photos d'intérieur et photos

d'extérieur d'églises, de cimetières, croix de chemin, presbytères et couvents. De courts textes aussi portant sur les personnages qui ont gravité autour de l'Église. En particulier, le récit de la rencontre d'un grand-père et de son petit-fils, le grand-père voulant expliquer à l'enfant en quoi consistait toute la vie paroissiale autrefois, rythmée par les rites religieux du Premier de l'an au 25 décembre. Plus de 300 pages de découvertes de Bellechasse.

Des personnes nous appellent encore pour se procurer le livre *Bellechasse*

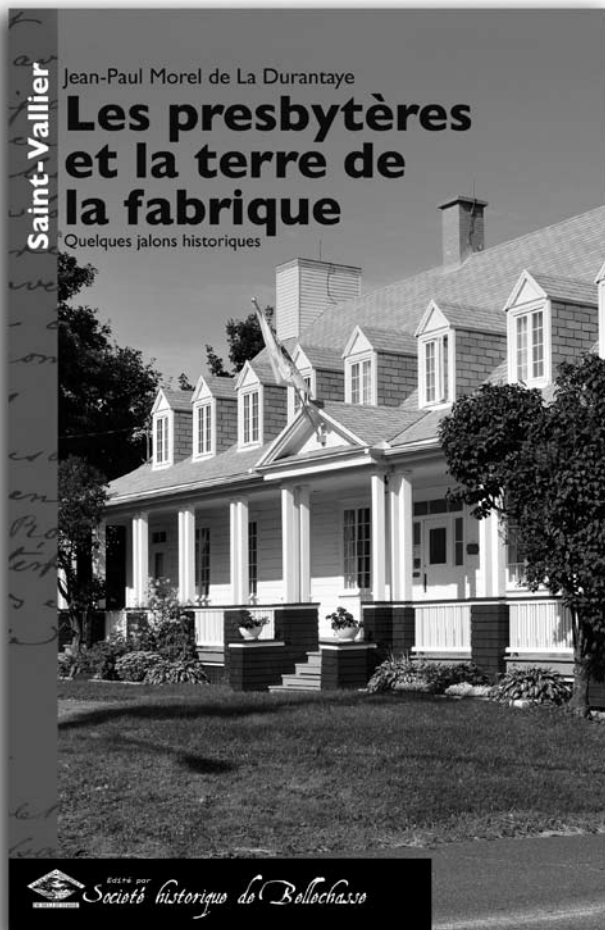
dont nous n'avons plus un exemplaire.

Alors, nous vous invitons à vous en procurer un ou des exemplaires dès qu'il sortira. Il se vendra 50 \$ tout compris, et sera disponible aux bureaux municipaux et à quelques points de vente dont nous vous informerons.

Pour information et réservation

shb@shbellechasse.com ou contactez Gisèle Lamonde pour réserver au 418-887-3761.

Belle fin de saison à toutes et tous.



Un livre sur Saint-Vallier

La Société historique de Bellechasse (SHB) a le plaisir d'informer ses lecteurs de la parution en juillet d'un livre qu'elle a édité, soit *Les presbytères et la terre de la fabrique de Saint-Vallier*.

Ce livre est le quatrième de Jean-Paul Morel de La Durantaye, membre actif de la SHB installé depuis une dizaine d'années au presbytère de Saint-Vallier. Il raconte notamment dans ce livre la longue et tumultueuse histoire de la construction de ce bâtiment considéré aujourd'hui comme un modèle achevé de la maison québécoise. Cette histoire est tumultueuse parce qu'elle a opposé pendant des décennies curés, évêques, paroissiens et membres de la fabrique entre eux.

Le livre mesure 8 ½ X 5 ½ po, comporte 108 pages sous une couverture couleur et une dizaine de pages de photos de l'intérieur et de l'extérieur du presbytère. On peut se le procurer auprès de la Société historique de Bellechasse (shb@shbellechasse.com) ou au presbytère de Saint-Vallier, au bureau de la fabrique ouvert du lundi au vendredi de 13 h 30 à 16 h 30.

Il se vend 15 \$ plus le frais d'envoi (4 \$) le cas échéant. Quantité restreinte.

Le fort de Beaumont, ou comment faire face à la menace allemande

Par Pierre Prévost



Vestige du Fort de Beaumont.

Ph. Pierre Prévost

À part quelques vieux canons placés près de l'église de Beaumont au début du XX^e siècle qui ont été déplacés au moulin Vincennes, et dont on a perdu la trace depuis, et d'un autre canon de plus petit calibre installé au domaine de Lanaudière à Saint-Vallier par l'ancien propriétaire, nous avons bien peu d'indices sur la présence d'ouvrages militaires dans Bellechasse. Pourtant, un fort a bel et bien existé et c'est Gaston Cadrin m'a expliqué comment m'y rendre. Stupéfaction, il était là, à peine défraîchi malgré toutes les décennies passées, privé toutefois de ses deux cracheurs d'obus.

Protéger le Saint-Laurent

Le 28 juin 1914, l'assassinat du couple héritier François-Ferdinand et Sophie à Sarajevo brise le fragile équilibre entre les nations européennes et amorce un conflit qui embrase le monde entier. Le 19 août 1914, le gouvernement de Robert L. Borden déclare la guerre à l'Allemagne et à l'Autriche-Hongrie. L'Allemagne, qui subissait le blocus de la marine britannique, fit appel à des sous-marins (U-Boot) pour harceler la Royal Navy et les navires marchands obligés de traverser l'Atlantique. En février 1915, les premières attaques allemandes sont menées. Puis, le 7 mai 1915, le Lusitania est torpillé et sombre près des côtes irlandaises faisant 1198 victimes : la population du Commonwealth est effrayée.

Les côtes canadiennes étaient mal défendues avec seulement 2 croiseurs de la classe «Diadem», des navires qui ne pouvaient rivaliser contre les robustes coques et la puissance de tir des nouveaux cuirassés allemands. Le NCSM Rainbow devait protéger la côte du Pacifique et notamment le port

d'Esquimalt (Victoria), tandis que le NCSM Niobe devait protéger le port d'Halifax et toute la côte Atlantique. La Grande-Bretagne avait fait don au Canada de ces deux navires en juin 1910 pour former une partie de la Royal Canadian Navy. Construit par Vickers Limited à Barrow-in-Furness (industrie dont il sera question plus loin dans le texte), le croiseur HMS Niobe lancé le 20 février 1897 jaugeait 11 000 tonnes avec 133 mètres de longueur. La spectaculaire explosion survenue dans le port d'Halifax en 1917 l'endommagea passablement et il fut finalement démonté à Philadelphie en 1922.

Dans le secret, le gouvernement fédéral avait acheté des terrains en 1907 à la Pointe-de-la-Martinière pour y installer deux puissants canons 7.5inch Mark-C breech-loader construits par la firme anglaise Vickers. Le début du XX^e siècle était témoin d'une course aux armements navals entre deux principales puissances, à savoir la Grande-Bretagne et l'Allemagne. C'est pourquoi le Canada, important fournisseur de la fière Albion, devait protéger sa principale voie maritime. À cette fin, quatre forts furent construits pour intercepter l'ennemi. Deux d'entre eux situés à Saint-Joseph-de-Lauzon étaient en voie d'achèvement lors du déclenchement des hostilités : le « Fort d'en haut » ou Upper Martinière, et le « Fort d'en bas » ou Lower Martinière. Ce dernier était équipé de deux canons 12 pounder Quick Fire Mark I, pièce d'artillerie pouvant tirer des petits obus à grande vitesse, et ce, de jour comme

de nuit. Quant aux deux immenses canons Vickers de 7 ½ pouces de calibre, ils furent boulonnés sur leur affût pivotant au « Fort d'en haut ». Vers la fin de l'été 1914, on amorça la construction de deux autres forts en aval. L'un situé un peu à l'ouest du village de Saint-Étienne-de-Beaumont et l'autre situé sur l'île d'Orléans, un peu à l'est du village de Saint-Jean. Ce dernier devait jouer le rôle de poste d'observation, de batterie d'inspection (Examination Battery) et de port d'attache des navires d'inspection qui devaient arraisonner les vaisseaux étrangers remontant le fleuve.

La batterie de canons de Beaumont

À l'ouest du ruisseau Saint-Claude auquel s'abreuve le moulin Vincennes, une terrasse haut perchée offrait une vue spectaculaire sur le majestueux fleuve. À la hâte, on y coula deux solides bases de béton qui devaient servir d'assises et de protection pour deux grosses pièces d'artillerie. La construction fut de courte durée, vu l'absence de casemates souterraines dont étaient pourvus les forts de la Pointe-de-la-Martinière. Déjà, à l'automne 1914, les deux canons Vickers 6-inch G étaient prêts à faire feu sur les navires qui refuseraient de se faire approcher par le bateau d'inspection. Advenant le cas où le navire ferait faux bond, il aurait été accueilli en amont par les obus de deux cents livres des artilleurs d'Upper Martinière. Ces quatre forts étaient reliés entre eux par un système de communication et travaillaient de concert. Pour acheminer le signal entre les deux bases avancées, un câble sous-marin fut installé entre le fort de Saint-Jean (Port War Signal Station) et la Rive-Sud. Abîmé par les glaces au printemps de 1915, on prit l'habitude de retirer ce câble du fleuve avant la saison hivernale. En même temps, on protégeait les équipements des intempéries, l'intention étant de désertir les forts, pendant la période où les glaces allaient empêcher tout navire de circuler librement.

Au plus fort des activités, plus de 300 soldats du 6^e Régiment CGA occupaient les forts : 216 hommes à Upper Martinière, plus de 76 à Lower

Martinière et Beaumont se partagèrent désormais la tâche, ce dernier pour les opérations diurnes alors que Lower Martinière prenait le relais à partir de la tombée de la nuit grâce à de puissants projecteurs.

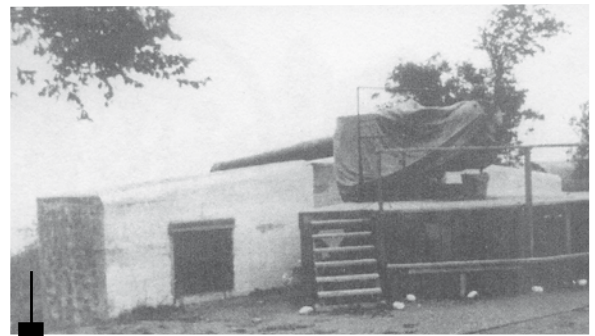
Bilan des opérations et désaffectation des lieux

À la fin de 1917, le conflit avait envoyé au fond de l'eau 3170 navires dont 3 dans les eaux canadiennes, ce qui est infime par rapport aux milliers de bateaux qui firent la navette dans l'Atlantique. Le Luz Blanca fut coulé par le sous-marin allemand U-156, le Bergsdalen fut coulé par le U-117, et le Leixoes par le U-155. Une fois la menace allemande écartée en terre canadienne et avec l'arrêt de la navigation sur le fleuve Saint-Laurent le 21 novembre 1917, les activités cessèrent aux forts.

Au matin du 11 novembre 1918, l'amiral Wemyss, le maréchal Foch et le général Weygand se rencontrent dans un wagon et signent l'Armistice mettant ainsi un terme à la 1^{ère} Guerre mondiale.

Avec la signature du traité de Versailles, le 28 juin 1919, la victoire des forces de l'Entente impose une paix amère aux Allemands.

À la suite de cette entente, les forts de Beaumont et de Lower Martinière furent désaffectés et leurs canons (cochons) retirés. Seuls les puissants Mark-C d'Upper Martinière restèrent en place, le temps d'une paix éphémère. Sur le site de Beaumont, la végétation reprit peu à peu ses droits.



Canon 6-inches B, fabriqué en Angleterre.

Ph. Le Fort de la Martinière, Défenseur de Québec, 14-18 et 39-45, p. 51.

Selon les informations recueillies, on n'eut à déplorer qu'un seul décès relié aux activités terrestres entourant ces quatre forts, il s'agit du soldat Antonio Lamontagne qui le 24 juillet 1916, se tua en perdant le contrôle de sa motocyclette.

Un avion de l'armée américaine s'écrase à Saint-Charles

Par Pierre Prévost

Alors que j'étais écolier, il y a de cela quelques décennies, une fascinante histoire me fut racontée par des camarades d'autobus. Les Beaupré, qui foisonnaient dans le rang Hêtrière Ouest à Saint-Charles, avaient prétendu que l'immense tour de communication bicolore rappelait une catastrophe survenue dans leur voisinage durant la guerre. En regroupant diverses informations sur le sujet, j'en suis venu à me faire une idée plus précise de cet évènement funeste. Le 18 octobre 1942 vers 15 h 30, le ronronnement irrégulier d'un avion vint rompre la tranquillité de ce beau dimanche d'automne. En levant les yeux vers le ciel, les citoyens du piémont de Bellechasse aperçurent un aéronef dont l'un des moteurs laissait dans le ciel une inhabituelle traînée de fumée noire. Soudain, on entendit une explosion et le bimoteur piqua désespérément vers le sol. Dans un terrible fracas, l'avion se désintégra dans le champ du fermier Alfred Patry (aujourd'hui Paul-Ernest Beaupré, au numéro 6420). Sous la force de l'impact, les moteurs s'enfoncèrent dans un sol jonché de débris jusqu'à l'orée du boisé. Le choc fut perçu depuis le village de Saint-Charles, pourtant distant de plus de 5 kilomètres du point de contact, ce que ne man-

que pas d'attirer une meute de curieux. La scène était macabre et les chances de retrouver un quelconque survivant parmi les morceaux de ferraille étaient bien minces. Pourtant, le pilote, le corps affreusement mutilé, rendit son dernier souffle. On fit venir l'abbé Georges Côté pour administrer les derniers sacrements aux malheureux.

Le pilote avait eu le temps d'alerter l'aéroport de L'Ancienne-Lorette que son avion était en difficulté. Une douzaine de soldats furent dépêchés sur les lieux pour éloigner les bêtes et les badauds en quête de souvenirs avant que ne tombe la nuit. Grâce aux objets retrouvés sur les lieux, deux victimes ont pu être identifiées. Une enquête approfondie ajoutera un nom au triste bilan :

- le lieutenant en 2nd Harley W. Shoat du Texas, né le 28 janvier 1916
- le 1^{er} lieutenant Lee Donald Kerr de l'État de Washington, né le 14 août 1920
- le sergent-pilote John R. Carter du Texas, né le 14 novembre 1921.

Le mardi on commença à nettoyer sommairement le site. Le jour suivant, les menus débris ainsi que quelques lambeaux de chair humaine furent enfouis dans le cratère qui s'était formé lors du violent impact. Cet endroit secret sera

peut-être un jour fouillé par des archéologues intrigués par cette page d'histoire de Bellechasse.

Les restes de ces jeunes victimes reposent depuis au cimetière Mount Hermon de Sillery, adossés à la clôture qui sépare ce cimetière-jardin du monastère des sœurs de Sainte-Jeanne-d'Arc. Trois épitaphes et un monument funéraire fait d'une pale en aluminium d'une des hélices de l'avion évoquent cette catastrophe aérienne.

Des renseignements supplémentaires concernant ce vol et le type d'appareil pourraient être recueillis en consultant une personne ressource au service de Défense Canada à la base militaire de Valcartier.



Monument et épitaphes des aviateurs qui ont péri lors de l'écrasement de l'avion

Photo de l'auteur.

La machine à tuer de Siméon Larochelle

Par Pierre Prévost

Siméon Gautron dit Larochelle (1807-1859) est davantage connu pour avoir établi, à partir des années 1830, un complexe industriel un peu en amont du noyau paroissial de Saint-Anselme. Cet inventeur de génie eut très tôt l'idée d'expérimenter ses talents dans le domaine de l'artillerie avec un canon à chargement automatique, et cela bien avant les innovations apportées par la meurtrière guerre de Sécession. Jeune adulte, il quitte Saint-Vallier pour se lancer dans l'aventure industrielle. À l'automne 1829, il s'installe à Saint-Anselme où il achète une parcelle de terrain sur la rive est de la rivière Etchemin et y installe ses moulins; cet endroit deviendra plus tard le village Larochelle. Vers 1836, Siméon demande à l'Assemblée législative de lui fournir les moyens de fabriquer un canon de sa conception, et d'en faire l'essai. Il essuie un premier refus, les membres étant majoritairement de l'avis de Louis-Joseph Papineau, le célèbre orateur qui considérait l'invention comme une machine à tuer.

En 1846, il se rend à Washington pour étudier les mécanismes déposés au musée national et en revient avec plein de bonnes idées. Il consacre ensuite ses loisirs à peaufiner son canon révolutionnaire, puis réitère sa demande au Gouverneur général avec, cette fois-ci, un modèle réduit en cuivre pour démontrer l'efficacité de son arme. Lord Charles Murray Cathcart lui promet son appui à condition que l'arme réponde aux attentes de ses officiers spéciaux. Au début de septembre de la même année, il fait la démonstration de son petit chef-d'œuvre aux autorités militaires. Quoiqu'impressionné, le colonel Campbell lui répond par une lettre :

« Ayant été requis d'examiner le modèle de canon auquel est atta-

ché un appareil dont vous êtes l'inventeur, pour charger, tirer, et en un mot pour l'exécution des devoirs de l'artillerie, j'ai beaucoup de plaisir à exprimer la satisfaction que j'ai éprouvée, conjointement avec plusieurs autres officiers de l'état-major et de l'artillerie royale, à considérer cette pièce de mécanisme si belle et si ingénieuse, la facilité avec laquelle elle fonctionne, l'exactitude de ses mouvements, et l'effet qu'elle produit. En même temps, je suis forcé d'exprimer ma ferme conviction que, pour toutes fins pratiques, une machine d'un caractère si dispendieux et si compliqué ne pourrait jamais être introduite avec avantage dans le service de l'artillerie. »

Après la parution de cette lettre, l'opinion du colonel Campbell est âprement critiquée par un correspondant du journal *Times* de Montréal qui préconisait l'usage d'une telle invention. Le coût de la machine, évalué à £ 200, représentait le salaire annuel de deux hommes d'artillerie, donc une économie considérable à long terme. En outre, elle offrait une efficacité certaine en cas d'attaque. À la suite à cet échec, Larochelle exposera sa machine à Montréal et à Québec, à la grande admiration du public et se contentera de mettre à profit ses idées dans le secteur de l'industrie civile.

Description du canon de Siméon Larochelle

Ce canon ingénieux présente un mécanisme à la fois simple et complexe, un peu comme une horloge. En bref, l'unique opérateur



Canon Larochelle.
Ph. tirée du livre *Saint-Anselme 1830-2005*, p. 50.

n'a qu'à tourner la manivelle et la machine s'occupe du reste, du moins pour la première salve d'une douzaine de coups, et ce, en moins d'une minute!!! L'artificier doit ensuite remplir le magasin de la gourmande machine puis recommencer le processus, si l'ennemi n'a toujours pas pris la poudre d'escampette. Certes, la machine n'est pas, à proprement parler, entièrement automatique, car un peu d'huile de bras est requise pour actionner la manivelle. Mais ne l'oublions pas, on était au beau milieu du XIX^e siècle, à une époque où le sabre et l'épée faisaient partie de l'équipement d'un bon soldat. La principale innovation technologique de cette machine à chargement par la culasse était indéniablement son système d'amortissement de recul, les liens élastiques entre le tube et l'affût ne firent leur apparition que quelques décennies plus tard. Ce canon, infernal si on avait donné les moyens à Siméon Larochelle de le fabriquer à grande échelle, aurait été dévastateur face à un infortuné adversaire. Rappelez-vous d'un certain monsieur Krupp, le père de la « grosse Bertha », qui fabriquait des obusiers et des canons à longue portée pour l'armée allemande dans le but de pulvériser les forts belges ou d'épouvanter les citoyens de Paris.

Saint-Anselme

Dans le livre *Saint-Anselme 1830-2005*, les gens de Saint-Anselme ont voulu rappeler et perpétuer la mémoire des soldats de cette municipalité ayant participé aux conflits du 20^e siècle. À la guerre de 1914-1918, cinq jeunes de cet endroit seraient tombés au champ de bataille. Ceux de 1939-1945 seraient tous revenus au pays. Voici les noms retenus.



Cléophas Royer, soldat, 1914-1918. Il est allé au front de Sibérie. De 1939 à 1945, il est gardien vétérinaire et raccompagne en Europe, en 1946, plusieurs prisonniers allemands gardés au Canada.

Arthur Couture et Stanislas Turmel, policiers à Valcartier, 1914-1918.

Edmond Gagné, soldat, 1914-1918.

Joseph Béland, soldat, 1914-1918.

Gonzague Brousseau soldat, 1914-1918.

Philippe Dion, soldat, 1914-1918.

Paul-Émile McKenzie, 1939-1945, prisonnier des Allemands.

Gustave Goulet, soldat 1939-1945. Volontaire âgé de 16 ans qui a caché son âge véritable pour pouvoir être enrôlé. Présent au Débarquement de Normandie en juin 1944. Décoré de 7 médailles. Au nom de ses frères d'armes, il se rend en France en 1994 et dévoile un monument aux Canadiens tombés à Courseulles-sur-Mer.

Edgar Audet, 1939-1945, volontaire tout comme Gustave Goulet, participe lui aussi au Débarquement de Normandie en juin 1944.

Joseph A. Turgeon, sergent, 1939-1945.

René Blais, 1939-1945, décédé dans un accident d'avion survenu en Gaspésie à son retour d'Europe.

Saint-Michel

Nous avons eu accès à peu de documentation sur les militaires des deux grandes guerres liés à cette municipalité.



Joseph A Gagnon, soldat du 2^{ème} rég. de Québec, F.F.C. , 7 octobre 1918, mort à l'âge de 22 ans. Ph. Paul St-Arnaud.

Toutefois, en effectuant une visite au cimetière local, le photographe St-Arnaud a pu constituer une liste de personnes ayant participé aux conflits.

1914-18

MM. Hector Bernier et Joseph-A. Gagnon.

1939-45

MM. René Leclerc, Léo Vézina, Joseph Vézina et André Larochelle.

D'autres personnes liées au métier des armes ont été recensées, mais nous ne connaissons pas la nature de leur engagement, soit **MM. Joseph-Émile Bussièrès, Alphonse Thibault, Onésiphore Talbot, et Yvan Bernier.**



René Leclerc, 1919-1995, Vétéran 1939-1945 et Léo Vézina, Pilot officer, Aviat. royale canadienne, 2^{ème} guerre mondiale dans escadrille 425 « Alouette », Mitrailleur arrière sur le bombardier Halifax, 1922-1966. Ph. Paul St-Arnaud.

Saint-Henri



Saint-Henri a élevé un monument pour perpétuer le souvenir de ses fils morts pour la patrie. On y a gravé le nom des soldats

Gérard Bussières, décédé le 1^{er} janvier 1943 en Angleterre. Celui-ci était le fils de Philémon Bussières et Alfreda Roy.

Alyre Carrier, décédé en France le 23 août 1944. Il était le fils d'Émilien Carrier et Delphine Noël.

Saint-Raphaël



Léon Routhier durant la guerre de 1939-45.

Ph. tirée du livre Saint-Raphaël.

Nous avons puisé les informations qui suivent dans le livre du 150^e intitulé *Saint-Raphaël, de mémoire, de sable et de rivière, 1851-2001*.

Voici les noms retenus.

M. Arsène Denault, fils de M. et Mme Pierre Denault (Archange Guillemette), est décédé outremer au combat de Vimy (France) en 1917.

Jules Richard, enrôlé volontairement le 6 septembre

1940, part pour outre-mer, et est blessé en Normandie. Il a écrit un livre original et intéressant : *Neuf jours de haine*.

J.-Ernest Richard, enrôlé le 18 décembre 1942; après plusieurs stages militaires au pays, il obtient le grade de capitaine.

Durant la guerre 1939-1945, plusieurs jeunes sont allés combattre outre-mer: **MM. Philippe Breton, Gérard Boutin, Eudore Rémillard, Joseph Pigeon, Roland Boutin, Willie Mercier, Paul Boutin**, ce dernier étant décédé en Angleterre le 3 juin 1943 à la suite d'un accident de la route.

Saint-Philémon



Émilien Labonté.

Ph. Tirée du livre Saint-Philémon.

Le livre *Saint-Philémon 1886-1986* fait une petite place à ses soldats ayant servi dans les grandes guerres.

1914-1918

Adalbert Campagna, fils d'Eugène. Ensuite, ceux de

1939-1945

Alphonse Létourneau, de 1939 à 1944,

Émilien Labonté qui fit la guerre dans le 22^e Régiment. Il servit en Corée en 1952-1953. Il était soldat et cuisinier.

Raoul Nolet, fils d'Arthur et Rodrigue Audet, identifié aussi parmi les soldats de Buckland, qui périt en Hollande en janvier 1945.

Saint-Damien

Émile Fradette se rendit au front, vraisemblablement en 1914. Il était fils de Jules Fradette. Il mourut au Québec à l'âge de 88 ans.

Honfleur



Edmond Fortier s'enrôle dans l'armée le 23 août 1918.

Il arrive en Europe après une rude traversée, et l'armistice est signé.

Il sera démobilisé le 11 juin 1919 après avoir été affecté à des activités

liées à la surveillance du territoire après l'armistice.

Invasion « américaine » de 1775, Tout un dilemme pour nos ancêtres !

Par Jean-Pierre Lamonde

Quinze ans après la conquête britannique, nos ancêtres de Bellechasse, comme ceux d'ailleurs, furent confrontés à un dilemme fort complexe : Prendre le parti du conquérant et de l'évêque de Québec ou celui des Bostonnais, nos voisins du sud et futurs Américains. Voici un peu d'histoire à ce sujet, mais le lecteur en trouvera davantage en lisant le livre de Louis-Philippe Bonneau intitulé : On s'est battu à Saint-Pierre-du-Sud. Ce livre a été publié en 1987 par La Société de Conservation du Patrimoine de Saint-François-de-la-Rivière-du-Sud.

À la conquête, les colonies britanniques (américaines) étaient plus riches et plus peuplées que celles du Canada. En effet, en 1760, les treize colonies britanniques avaient une population de plus de 1 200 000 habitants alors que le Canada comptait 60 000 habitants. Lors de la guerre de conquête, les treize colonies dites américaines avaient fortement appuyé les Britanniques dans leur intervention contre la Nouvelle-France. En 1775, la population des treize colonies avait plus que doublé.

À cette période, les relations se mirent à se gâter entre Londres et ses treize colonies américaines. Le pouvoir central voulait puiser un maximum de ressources de ses colonies. Les habitants de ces dernières n'appréciaient pas, d'autant plus qu'elles prenaient ombrage de ne pas être représentées au parlement britannique. D'autre part, Londres était en train de faire des concessions aux Français du Canada. Elle reconnaît alors le droit civil français (Acte de Québec) en légalisant la religion catholique et en acceptant le pouvoir des évêques. Les Anglais qui s'étaient installés au Canada après la conquête étaient également mécontents de cette reconnaissance de Londres en faveur des Canadiens, ces vaincus d'hier.

Les représentants des colonies envoyèrent alors au Canada des émissaires afin de convaincre les Canadiens de se joindre à eux dans une confédération. Des idées progressistes avaient fait leur chemin au sud : liberté, égalité, autonomie... Les colonies

britanniques étaient donc au bord de la rupture avec Londres. Elles étaient appuyées par les Anglais du Canada. Dans le but d'affaiblir son ennemi séculaire, la France aidait secrètement les colonies américaines dans leur révolte¹. Aussi, après des escarmouches, et pour éviter que l'Angleterre n'attaque à partir du Canada, le Congrès des treize colonies prit la décision, le 27 juin 1775, d'envahir le Canada, tout en prévenant les Canadiens que ce n'était pas dirigé contre eux, mais contre leurs maîtres. Deux armées de miliciens furent expédiées vers le nord. L'une, commandée par Montgomery, prit la route de Montréal par la rivière Richelieu et s'empara de la ville. L'autre, dirigée par Benedict Arnold, arriva à la frontière à la fin d'octobre par la rivière Chaudière avec les plus grandes difficultés. L'armée d'Arnold s'unit à l'armée de Montgomery au début de décembre 1775. Le 31 décembre, sous une tempête de neige et dans la plus grande confusion, les miliciens bostonnais donnèrent l'assaut sur Québec. Ils échouèrent dans leur tentative. Arnold fut blessé et Montgomery fut tué. Les « futurs Américains » étaient démoralisés.

À l'époque, cette défaite eut son importance et ses répercussions dans la région de la Côte-du-Sud. Il faut savoir que ses habitants, en gros de Pointe-Lévy jusqu'à Rivière-Ouelle, sans oublier l'Île-aux-Grues, se retrouvent en deux camps. Les uns appuient les Bostonnais contre les Anglais, les autres prennent parti pour le nouveau conquérant et l'évêque, contre les Bostonnais. Nos ancêtres étaient dans l'un des camps selon leurs sentiments et leurs intérêts. Rappelons que, devant la menace américaine, le gouverneur de Québec, Guy Carleton, avait essayé par tous les moyens de monter une armée de miliciens même si les Britanniques avaient plutôt désorganisé le système après la conquête de 1760. Cependant, les habitants de la Côte-du-Sud manifestaient un zèle de tortue pour s'enrôler dans le camp du conquérant

1. Après les événements que nous racontons, la France signa un Traité d'alliance avec les 13 colonies (6 février 1778).

britannique. Ils ne se présentaient pas aux recruteurs qui, parcourant les campagnes, étaient chargés de constituer cette armée de miliciens locaux pour résister aux Américains. Il y avait même une certaine opposition organisée au recrutement. Cette opposition se monta aussi une milice plus ou moins clandestine. Il faut préciser que plusieurs Canadiens étaient sensibles aux arguments de liberté que les Américains avaient répandus au nord de leur frontière. On se souviendra que, quinze ans plus tôt, on s'était battu contre les Anglais à Québec et que ces derniers avaient non seulement pris Québec et la Nouvelle-France, mais incendié une bonne partie de la Côte-du-Sud. Nos ancêtres, tous miliciens, avaient pris part à la bataille des plaines d'Abraham où plusieurs avaient été tués et d'autres déportés. Que feraient leurs descendants si une possibilité de revanche se présentait ? Se ranger du côté du conquérant ? Tout de même pas évident !

En Beauce et sur la Côte-du-Sud, on n'est pas chaud pour se battre pour les Anglais. À Beaumont, Saint-Charles, Saint-Michel, Saint-Vallier, Berthier, Saint-François, Saint-Pierre, Saint-Thomas, Cap-Saint-Ignace, et cela jusqu'à Rivière-Ouelle, les esprits s'échauffaient. Une bonne partie des habitants refusaient de s'enrôler pour le gouverneur sauf, bien sûr, un certain nombre. L'Église prit le parti de l'autorité anglaise. Des avantages avaient été consentis à la religion catholique et au rôle de l'évêque. Aussi l'Église accordait beaucoup d'importance à l'obéissance et à la soumission à l'autorité qui ne peut venir que de Dieu. De cette façon, on évitait que le peuple ne se retrouve dans une situation pire qu'avant. Il y eut des mouvements de révolte. Même des paroissiens furent excommuniés et ils ne purent être enterrés au cimetière catholique. Des curés de paroisse refusèrent même le baptême aux enfants des habitants qui avaient pris le parti des Bostonnais. Cinq habitants de Saint-Michel avaient

refusé de se soumettre aux directives de l'Église. À leur mort, ils furent enterrés dans un champ, loin de l'église. Cent ans plus tard, pour tenter de réparer l'injure, des citoyens transportèrent leurs restes dans un cimetière d'enfants morts sans baptême. L'auteur et poète Louis Fréchette composa un poème épique sur Les excommuniés de Saint-Michel.

À la suite des événements, le Gouverneur constitua une commission qui eut le mandat de faire enquête, de destituer des officiers et d'en blâmer d'autres. À Beaumont, le capitaine de milice Joseph Couture dit Bellerive et ses sergents Joseph Molleur dit Lallemand et Alexandre Fournier furent destitués de leur charge. De nouveaux officiers, et des plus dociles, furent nommés. À Saint-Charles, le capitaine Louis-Bernard Gonthier fut destitué. À Saint-Michel, le capitaine Baptiste Roy et ses sergents Jean Pilot et Éloi Roy furent destitués. À Saint-Vallier, le capitaine Pierre Bouchard, le lieutenant Jean-Valier Boutin et les sergents Jacques Corriveau, Baptiste Breton, René Laverdière et Étienne Rémillard

furent destitués et remplacés. C'est sans compter tous ces miliciens sans grade qui furent blâmés pour leur appui aux Bostonnais.

Le bilan de cette rébellion ne fut pas mince sur la Côte-du-Sud. Les seigneurs n'avaient pas réussi à mobiliser leurs censitaires en faveur du gouverneur Carleton. Les curés de paroisse et leur évêque n'étaient pas parvenus à contrôler leurs ouailles. Mais surtout, les habitants s'étaient retrouvés divisés, dans des camps adverses, le fils contre le père, et le père contre le fils. Ce ne fut pas tout. Comme si ça n'avait pas été suffisant. Les Anglais envoyèrent dans les paroisses rebelles leurs « dobermans » : « C'est ainsi que, dans l'hiver 1781-82, rapporte Philippe Bonneau, les paroisses de Saint-Thomas, Saint-Pierre-du-Sud, Saint-François-du-Sud, Saint-Vallier et Berthier reçurent chacune un assez imposant contingent de mercenaires allemands. » Il y eut près d'une centaine de mercenaires par paroisse. Ceux-ci avaient comme



Milicien durant la conquête 1759-1763 mandat d'empêcher la reprise des troubles et de rendre les habitants plus dociles. Ces mercenaires, recrutés et payés par les Britanniques, logés et nourris par les habitants, se comportèrent comme des effrontés.

2. Contes et légendes de la Côte-du-Sud, Fond. Héritage-Côte-du-Sud, Septentrion, 1994, pp. 46-48
3. Louis-Philippe Bonneau, On s'est battu à Saint-Pierre-du-Sud, page 121.

Les miliciens de Bellechasse

Par Conrad Paré

Àux premières heures de la colonie en Nouvelle-France, les immigrants français ont eu à lutter presque constamment contre les Cinq-Nations ou l'agglomération des tribus que l'on appelle communément Iroquois ou Souriquois. Ils devaient être armés même durant leurs travaux dans les champs pour se défendre contre les invasions de ces tribus autour de leurs demeures.

La survivance de la colonie devint une affaire de tous les habitants qui ont dû se regrouper pour offrir une plus grande résistance contre les hordes d'Iroquois qui épiaient leurs activités et leurs déplacements.

L'Intendant de la colonie, avec l'assistance des capitaines de milice de chaque paroisse, recrutait des miliciens parmi les habitants. Ces hommes, âgés de 16 à 60 ans, à l'exception des gens d'église, des nobles et des seigneurs,

se mettent en campagne chaque fois qu'ils sont appelés; ils servent sans solde quelle que soit la durée des opérations; ils fournissent leurs armes, leur habillement et parfois même leurs vivres.

L'un des deux premiers colons de Saint-Charles fut sans contredit un milicien connu puisqu'il fit trois campagnes contre les Iroquois; l'une en 1684, l'autre en 1687 et une troisième en 1691. Louis Simonet dit Larochelle, le 19 juin 1684 comparait devant le notaire Rageot à Québec et déclarait : « qu'étant pris d'aller à la guerre contre les Iroquois » il donnait sa terre de Beaumont sur les bords de la rivière Boyer, en cas de mort, aux Récollets. Il renouvela dans les mêmes termes cette donation le 19 mai 1687 et le 29 septembre 1691.

Chaque paroisse, rurale ou urbaine, constitue une compagnie de 50 hommes

ou plus assistés d'un lieutenant, d'un enseigne et de sergents; c'est le capitaine de milice, nommé par le Gouverneur général, qui représente dans sa paroisse l'autorité civile et militaire. La paroisse pouvait avoir une ou plusieurs compagnies selon sa population. Toutes les compagnies d'un gouvernement, de Québec, Trois-Rivières ou Montréal, étaient sous la direction d'un colonel, lui-même assisté d'un lieutenant-colonel. Dans les paroisses où il y avait plus d'une compagnie, la direction était confiée à un major et à un aide-major si nécessaire. Un capitaine commandait la milice paroissiale avec un lieutenant, un ou des enseignes et un ou des sergents.

Il est difficile de savoir combien de miliciens de la région de Bellechasse ont participé à la bataille des Plaines d'Abraham. Lors de cet affrontement,

près de la moitié des effectifs de l'armée française était formée de miliciens et d'Amérindiens. Des miliciens de notre région ont perdu la vie à la suite de cette bataille, ce sont : Gabriel Duquette de Saint-Charles, Pierre Breton, Augustin Marseau, François Marseau et Michel Roy de Saint-Vallier. On compte aussi parmi les miliciens de Saint-Charles deux d'entre eux qui furent faits prisonniers et déportés en Angleterre, soient : Joseph Vallière et Gabriel Royer le 13 septembre 1759. Il y eut aussi de la Côte-du-Sud, Alexis Couture dit Lamonde, et Antoine Gendron de Saint-Pierre-de-la-Rivière-du-Sud et, Joseph Dutau de Berthier-en-Bas qui furent pris et déportés.

Après la conquête

Sous le régime militaire britannique, on a conservé et maintenu la même milice en accentuant les pouvoirs du capitaine de milice dans la paroisse qu'il occupe : « commander les habitants, les maintenir en paix et union entre eux, prendre garde que les habitants tiennent leurs armes en bon état, empêcher qu'ils ne s'en défassent et faire exécuter les ordres qui seront par nous envoyés ».

Exemple de Saint-Gervais

En 1761, Jean-Henri Maillardet est nommé capitaine de milice pour représenter ses compatriotes acadiens de la Nouvelle Cadie. Plus tard en 1781, un an après la fondation de la paroisse de Saint-Gervais, Louis Gosselin avait sous ses ordres 141 miliciens mariés, 31 non-mariés, 3 sergents et un lieutenant. Louis Gosselin avait été fait sergent de milice en 1776 par ordre du général Carleton pour l'établissement des milices dans chaque paroisse.

Lors de la 1^{ère} invasion américaine, le 31 décembre 1775, le général américain Montgomery est tué et son armée est mise en déroute grâce à la loyauté des miliciens canadiens-français.

En 1796, on mentionne le capitaine Pierre Marcoux, député du comté de Hertford (Bellechasse) et Charles Launière, enseigne, au sein de deux

bataillons organisés par le gouverneur Dorchester.

En 1812-1815, lors de la deuxième invasion américaine, parmi les 300 voltigeurs de Salaberry, on mentionne la participation de compatriotes de Saint-Gervais à la journée mémorable de Plattsburgh ; ainsi, il est fait mention de François Fradet tué à Plattsburgh, Pierre Audet dit Lapointe blessé au combat et 25 autres miliciens de Saint-Gervais.

Le 3^e bataillon (1830-1840)

« Dans une requête faite par l'Assemblée législative du Bas-Canada en 1833 sur l'argent donné aux paroisses en détresse durant la guerre de 1812, il est dit que Charles Dierce dit Beaubien, capitaine, faisait partie du comité chargé de distribuer ces dons à Saint-Gervais ».

« En 1835, le 19 mars, l'adjutant général des milices du district de Québec fit la nomination des promotions suivantes du 3^e bataillon de Bellechasse, composé d'hommes de Saint-Gervais. De ces promotions on compte 9 capitaines, 5 lieutenants, 4 lieutenants-colonels, 2 chirurgiens, 5 enseignes, 4 adjutants, 3 sergents et 2 certificats de 2^e classe à l'école militaire.

Ordonnance du 25 août 1830

D'après l'Acte passé en la dernière session : comté de Bellechasse, « La milice qui réside dans les limites de ce comté sera formée de trois bataillons :

- **1^{er} bataillon** : milice qui réside dans les seigneuries de Saint-Michel, Beaumont et les augmentations, Vincennes, Livaudière et la paroisse de Saint-Charles. Féréol Roy, lieutenant colonel est nommé commandant le 4 mai 1830.
- **2^{ème} bataillon** : milice qui réside dans les seigneuries de Berthier, Saint-Vallier et son augmentation et le township d'Armagh. Joseph Fraser, lieutenant colonel est nommé commandant le 5 mai 1830.
- **3^{ème} bataillon** : milice qui réside dans les seigneuries de Saint-Gervais et les townships de Buckland et

Standon. Le major François-Xavier Paré est nommé commandant le 5 août 1830. »

Durant les troubles de 1837, François Côté et Michel Côté de Saint-Gervais furent faits prisonniers.

Ordonnance du 13 décembre 1864

Formation du régiment de milice de Bellechasse et Dorchester. Chaque bataillon devra être fourni par le contingent d'honneur de chaque township, cité, ville, village ou paroisse comme suit : Dans Bellechasse, Armagh 16 hommes, Beaumont 30 hommes, Buckland 19 hommes, Saint-Charles 54 hommes, Sainte-Claire 60 hommes, Saint-Gervais 67 hommes, Saint-Lazare 51 hommes, Saint-Michel 58 hommes, Saint-Raphaël 65 hommes. Entre 1847 et 1863, d'autres officiers de Bellechasse avaient eu le commandement des 3 bataillons: 4 de Saint-Lazare, 5 de Saint-Gervais, 1 de Buckland, 1 de Saint-Raphaël et 1 de Saint-Michel.



Le Colonel Georges-Émile Marquis et le Major Georges-Henri Talbot

17^e bataillon d'infanterie de la milice volontaire du Canada

L'Honorable J.G. Blanchet, m.p., député de Bellechasse, jeta les bases de ce bataillon désigné sous le nom de Régiment de Lévis. Plusieurs personnalités de Saint-Gervais en firent partie comme commandants ou officiers : Colonel Georges-Émile Marquis, 7^e commandant (1920-1925) Lieutenant colonel J.E. Paré, 10^e commandant (1934-1938) - Capitaine Almonzor Goulet en 1935, capitaine adjudant en 1927 - Capitaine Oscar Paré, major Georges-Henri Talbot, capitaine Hector Goulet et colonel Edgar Paré.

Militaires 1665-1865

Par Jean-Pierre Lamonde

Une liste informatisée de militaires de diverses époques nous a été un jour remise. Nous ne savons pas qui a réalisé cette compilation de milliers de pages et qui touche la période 1665-1865. Nous avons extrait des noms en faisant la recherche avec les mots Bellechasse et Dorchester et en nous limitant aux municipalités actuelles de Bellechasse. Cela a donné la liste que vous pourrez consulter ci-après. Y reconnaitrez-vous un ancêtre ? Si oui, faites-nous le savoir : redaction@shbellechasse.com

BELLECHASSE

Bacquet, Jean dit Lamontagne - Sous-officier de milice, Sergent à Saint-Michel de Bellechasse.

Baquet, Antoine - 30 ans, Sous-officier de milice, sergent à Saint-Charles-de-Bellechasse et Sergent de Milice à St-Charles de Beaumont, selon le Recensement du gouvernement du Québec en 1762.

Bolduc, Jacques - Ce milicien était âgé de 83 ans en 1875. Il habitait St-Raphaël, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Boulanger, Augustin - Ce milicien était âgé de 83 ans en 1875. Il habitait St-Charles, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Boutin, Simon - Ce milicien était âgé de 94 ans en 1875. Il habitait Notre-Dame de Buckland, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Buteau, Louis - Ce milicien était âgé de 83 ans en 1875. Il habitait St-Raphaël, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 4^e Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Carrier, Nicolas - Originaire d'Alsace, âgé de 25 ans, décédé le 29-04-1760 à Saint-Michel-de-la-Durantaye (aujourd'hui Saint-Michel-de-Bellechasse), victime de la guerre de Conquête.

Chabot, Pierre - 32 ans, sous-officier de la milice, sergent, affecté à Saint-Charles-de-Bellechasse.

Chabot, Pierre - Sergent de Milice de Saint-Charles de Beaumont. On le retrouve

dans le Recensement du gouvernement du Québec de 1762.

Corriveau, Bénoni - Ce milicien était âgé de 86 ans en 1875. Il habitait Buckland dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20 \$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Costin, Jean Fred - Ce milicien était âgé de 82 ans en 1875. Il habitait Beaumont, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 6^e Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Côté, Jean-François - 51 ans, officier de milice, Capitaine, affecté à Saint-Charles-de-Bellechasse.

Couture, Augustin - 30 ans, sous-officier de la milice, Sergent, affecté à Saint-Charles-de-Bellechasse.

Couture, Charles dit Bellerive, 55 ans, officier de la milice, Capitaine, affecté à Beaumont.

Drapeau, Charles - Ce milicien était âgé de 85 ans en 1875. Il habitait St-Gervais, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 4^e Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Duquette, Gabriel - milicien de Saint-Charles-de-la-Rivière-Boyer. Décédé le 01-09-1759.

Fiset, Prisque - Ce milicien était âgé de 80 ans en 1875. Il habitait St-Michel, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 2^e Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Fortin, Louis Marie - Capitaine de milice de Saint Michel de La Durantaye. Né vers 1700, mort à Saint Vallier en 1758.

Fortin, Michel - 28 ans, officier de la milice, 2e aide-major, affecté à Saint-

Michel-de-Bellechasse.

Gauvreau, Joseph - Ce milicien était âgé de 82 ans en 1875. Il habitait St-Étienne de Beaumont, dans le comté de Bellechasse. Gradé Sergent et affecté au 1^e Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Gobert, Louis - Marié à Québec le 10 août 1761. Autrefois soldat au régiment de la Reine. Inhumé à St-Michel de Bellechasse le 22 nov. 1762.

Gosselin, Joseph - Sergent, affecté à Saint-Charles-de-Bellechasse.

Goulet, Jean - Ce milicien était âgé de 83 ans en 1875. Il habitait St-Raphael, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Hoffman, Jean-Baptiste Ce milicien était âgé de 83 ans en 1875. Il habitait St-Vallier, dans le comté de Bellechasse. Gradé Caporal et affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Isabella, Guillaume

Ce milicien était âgé de 84 ans en 1875. Il habitait St-Gervais, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Laverdière, René

Sergent de milice de la première compagnie de Saint-Vallier. René Laverdière fut baptisé en 1720 à Saint Vallier, marié en 1744 à Saint Michel avec Marie-Geneviève Thibault.

Leclerc, Joseph - 23 ans, natif de St-Vallier (Bellechasse), milicien, décédé le 4 avril 1756 au Fort St-Frédéric.

Leclerc, Joseph - Ce milicien était âgé de 82 ans en 1875. Il habitait St-Charles, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé

pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Marcoux, Pierre - Ce milicien était âgé de 81 ans en 1875. Il habitait St-Charles, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Montminy, Jean - Ce milicien était âgé de 82 ans en 1875. Il habitait St-Charles, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Morin, Charles - Ce milicien était âgé de 80 ans en 1875. Il habitait Notre-Dame-de-Buckland, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Marcoux, Pierre - Ce milicien était âgé de 81 ans en 1875. Il habitait St-Charles, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Montminy, Jean - Ce milicien était âgé de 82 ans en 1875. Il habitait St-Charles, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Morin, Charles - Ce milicien était âgé de 80 ans en 1875. Il habitait Notre-Dame-de-Buckland, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Patry, Joseph - 41 ans, sergent, St-Michel de Bellechasse.

Patry, Michel - Sergent, St-Michel-de-Bellechasse. Période 1759-1764.

Patry, Pierre - 36 ans, sergent, St-Michel-de-Bellechasse. Période 1759-1764.

Pilote, Jean-Baptiste - 48 ans, 1^{er} aide-major, St-Michel de Bellechasse. Période 1759-1764.

Querré, Joseph - 30 ans, sgt, Saint-Michel-de-Bellechasse, période 1759-1764.

Querré, Pierre - 49 ans, enseigne, Saint-Michel-de-Bellechasse, période 1759-1764.

Ratté, Ignace - Ce milicien était âgé de 83 ans en 1875. Il habitait St-Raphaël, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Rey, Jean-Baptiste - 38 ans, sgt, Saint-Michel-de-Bellechasse, période 1759-1764.

Roby, André (dit Sanschagrin), ce milicien était âgé de (inconnu) ans en 1875. Il habitait St-Raphaël, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 4^e Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Tanguay, Jean-Baptiste - 66 ans, gradé Sergent. Il habitait à Saint-Michel-de-Bellechasse. Soldat de la guerre de 1812-1815, domicilié dans Lanaudière en 1875.

Tanguay, Raphaël - Ce milicien était âgé de 80 ans en 1875. Il habitait St-Gervais, dans le comté de Bellechasse. Simple soldat affecté au 6^e Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Turgeon, Guillaume - Ce milicien était âgé de 78 ans en 1875. Il habitait St-Gervais, dans le comté de Bellechasse. Gradé Caporal et affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

DORCHESTER

Audet, Marc - Ce milicien était âgé de 78 ans en 1875. Il habitait St-Anselme, dans le comté de Dorchester. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Garant, Jean - Ce milicien était âgé de 80 ans en 1875. Il habitait St-Anselme, dans le comté de Dorchester. Simple soldat sans grade affecté au 1^{er} Bataillon, il fut

recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Henderson, Gilbert - Ce milicien était âgé de 90 ans en 1875. Il habitait Ste-Malachie, dans le comté de Dorchester. Simple soldat affecté dans Boucherville, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Lafontaine, Jacques - Ce milicien était âgé de 87 ans en 1875. Il habitait Ste-Claire, dans le comté de Dorchester. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé par son membre de parlement, F. Rouleau, pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Lapointe, Charles - Ce milicien était âgé de (inconnu) ans en 1875. Il habitait Ste-Claire, dans le comté de Dorchester. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé par F. Rouleau, membre de parlement, pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Longchamp, Antoine - Ce milicien était âgé de 93 ans en 1875. Il habitait St-Isidore, dans le comté de Dorchester. Simple soldat affecté au 2^e Bataillon, il fut recommandé par son membre de parlement, F. Rouleau, pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Poulet, Charles - Ce milicien était âgé de 78 ans en 1875. Il habitait St-Anselme, dans le comté de Dorchester. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Roy, Pierre - Ce milicien était âgé de 81 ans en 1875. Il habitait St-Anselme, dans le comté de Dorchester. Simple soldat affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Royer, Lazare V. - Ce milicien était âgé de 84 ans en 1875. Il habitait Ste-Claire, dans le comté de Dorchester. Gradé Sergent et affecté au 1^{er} Bataillon, il fut recommandé par le membre de parlement F. Rouleau, pour recevoir une pension de 20\$ pour avoir servi dans la milice canadienne de 1812-1815.

Célébrations à Sainte-Claire

200^e anniversaire de la présence religieuse

Par Yvan De Blois



Ouverture des fêtes le 23 mai 2009. Ph. Jacques Lessard.

En cette année 2009, il y a 200 ans que les résidents de Sainte-Claire bénéficient d'une présence religieuse continue dans leurs murs. Cet événement mérite d'être célébré dignement. C'est pourquoi il est bon de rappeler quelques faits historiques touchant cette municipalité de la MRC de Bellechasse.

En premier lieu, le territoire occupé par la paroisse de Sainte-Claire est entièrement contenu dans la seigneurie Jolliet, laquelle était bornée au nord par la seigneurie de Lauzon, entre le Township de Buckland à l'est, la seigneurie de Sainte-Marie ou Taschereau à l'ouest et le Township de Frampton au sud. Cette seigneurie avait été octroyée à Louis Jolliet le découvreur du Mississippi, en 1697, mais il ne l'avait jamais mise en valeur. Il faudra attendre la venue du seigneur Gabriel-Elzéar Taschereau, arrière-petit-fils de Louis Jolliet, pour qu'elle accueille ses premiers habitants, vers 1786. Ainsi allait commencer le développement de ces riches terres, particulièrement celles situées sur les deux rives de la rivière Etchemin. En 1809, plus de 500 personnes y habitaient déjà et un prêtre missionnaire, le Révérend

une pétition acheminée à Mgr Plessis afin d'obtenir l'autorisation d'ériger leur chapelle, ce qui fut fait quelques mois plus tard. Bien que les registres soient consignés dans la paroisse de Saint-Gervais jusqu'en 1824, les baptêmes, mariages et sépultures des habitants de « Jolliet » sont clairement identifiés comme tels, ce qui permet de les distinguer des paroissiens de Saint-Gervais.

La communauté de Sainte-Claire se distingue notamment par le fait que sa paroisse fut la première paroisse de religion catholique romaine à être érigée sous le Régime anglais, après la Conquête. Cet événement historique eut lieu en 1824 grâce à la détermination des habitants du lieu et la complicité du seigneur Jean-Thomas Taschereau, assisté des avocats Uniacke et Vanfelson. Les lettres patentes de la nouvelle paroisse furent finalement émises par le lieutenant-gouverneur Sir Francis-Nathaniel Burton, le 13 août. Ce document donnait une existence légale à l'érection canonique et ecclésiastique décrétée par le révérendissime Joseph-Octave Plessis le 14 avril précédent. Un autre élément allait aussi distinguer la création de la paroisse de Sainte-

Messire François-Raphaël Paquet, curé de Saint-Gervais, avait été désigné pour prendre en charge les « âmes » de ces premiers colons. Le 8 février de cette même année, les habitants désireux de construire un lieu de culte dressèrent

Claire. Contrairement à ce qui était observé à l'époque, Sainte-Claire sera constituée sans démembrer aucune paroisse limitrophe, car le territoire qui lui avait été consenti était entièrement circonscrit dans celui de « Jolliet ».

Désireux de célébrer cette présence religieuse continue à Sainte-Claire depuis 1809, le conseil de la Fabrique a mandaté un comité organisateur sous la présidence de Pierre-Paul De Blois, dans le but d'élaborer un programme d'activités qui s'étende du 23 mai au 25 décembre 2009. Concert d'orgue, visite des croix de chemin, crie pour les âmes, spectacle multimédia et messe de minuit à l'ancienne sont quelques exemples parmi les nombreuses activités proposées au cours de l'année.

L'ouverture officielle des Fêtes du 200^e a eu lieu le 23 mai dernier. Le comité organisateur a alors procédé au dévoilement de plaques commémoratives soulignant la construction de la première chapelle en 1809 ainsi que la fondation de la paroisse, en 1824. Par la suite, une messe solennelle fut célébrée dans l'église paroissiale parée de ses plus beaux atours pour l'événement. Huit prêtres, natifs de Sainte-Claire ou y ayant exercé leur ministère, se sont joints à monseigneur Gilles Lemay, évêque auxiliaire de Québec et à l'abbé Jean-Pierre Bécharde, curé de Sainte-Claire, pour la cérémonie religieuse qui réunissait une foule de plus de 400 personnes dont plusieurs religieux, fils et filles de la paroisse. Au terme de la cérémonie religieuse, une mosaïque représentant les 25 prêtres ayant dirigé les destinées de la paroisse depuis 200 ans fut dévoilée.

En soirée, pour souligner le centième

anniversaire de l'installation de l'orgue Casavant, un concert d'orgue et de chant choral a ressuscité pour l'assistance les plus grands moments de l'histoire musicale vécue dans l'église depuis son inauguration en 1827. Ce spectacle, animé par Yvan De Blois, fut entrecoupé de présentations historiques en illustrant les faits marquants. Ainsi, les spectateurs ont pu entendre les prestations de la jeune chanteuse Caroline Laflamme, du violoniste Gabriel De Blois, de l'organiste Denis Fillion, de la chorale « Chantons pour le plaisir » formée d'une cinquantaine de choristes dirigés par Carole Bellavance, mais aussi et surtout, de goûter la performance extraordinaire de l'organiste invité, Danny Belisle dont la virtuosité fut très appréciée des 450 personnes présentes.

Les Fêtes du 200^e anniversaire de la présence religieuse à Sainte-Claire ont aussi pour objectif de faire revivre certaines traditions religieuses et dévotions populaires. Ainsi, le 24 mai eut lieu la bénédiction des grains de semences tandis que les 13 et 14 juin étaient consacrés à redécouvrir les croix de chemin de même que la procession de la Fête Dieu... à l'ancienne. Pour l'occasion, un circuit patrimonial fut défini à l'intention des visiteurs. Bien installés dans l'autobus antique Prévost « Citadin 1952 » de la Société du patrimoine de Sainte-Claire, ceux-ci parcoururent les différents arrondissements de la paroisse à la découverte de sa passionnante Histoire. Cette ballade a permis de repérer les sites de nos 13 croix de chemin, dont 11 sont encore en parfaite condition, incluant la « vieille » croix de fer forgé des Abénakis datant de 1827. Plus d'une centaine de participants ont effectué le trajet dont l'animation avait été confiée à Pierre Laliberté et Yvan De Blois. Les fins de semaines du 23 mai et 13 juin furent également le moment idéal pour visiter la superbe exposition

traitant du patrimoine religieux et des dévotions populaires, montée par la Société du patrimoine de Sainte-Claire, sous la direction de Françoise Langlois.

Les prochaines étapes de ces fêtes se dérouleront entre autres le 27 septembre alors qu'une journée sera organisée sous le thème de la « Criée pour les âmes ». Après la messe marquée par la présence de la « Garde des Chevaliers de Colomb du 4^{ième} degré », la « Criée pour les âmes » sera suivie d'un pique-nique familial avec animation historique et musicale où les anciens raconteront avec quelques anecdotes, les pratiques religieuses du temps passé.

Dans le cadre de ces Fêtes du 200^e anniversaire de la présence religieuse à Sainte-Claire, il ne faudrait surtout pas rater le grandiose spectacle multimédia intitulé : « Il faut sauver notre église! » qui se

déroulera à l'église paroissiale, le 14 novembre prochain, en soirée. Cet événement réunira une soixantaine d'artistes qui, au moyen de la narration, du chant, du théâtre et de l'audiovisuel, feront revivre une page dramatique de l'histoire de l'église de Sainte-Claire dont l'action se déroule en 1841. Cette année de festivités va ainsi se clôturer le 24 décembre prochain par une messe de minuit à l'ancienne où, « Place de l'église », les habitants arriveront en voitures à chevaux, fanal à la main, alors qu'une chorale entonnera des chants de Noël traditionnels sur le perron de l'église. Une invitation est donc lancée à toute la population de la région afin de venir festoyer avec les gens de chez nous. Des billets seront en vente pour les activités du 14 novembre et 24 décembre, dans les principaux commerces de la municipalité de Sainte-Claire ainsi qu'au presbytère de notre paroisse... Bienvenue à tous!



Procession de la Fête-Dieu à Sainte-Claire. Ph. Jacques Lessard.

Yvon Laflamme CA, Pl. fin.

Mercier Vallières Laflamme CA

Société en nom collectif
Comptables agréés

23, rue Commerciale
Saint-Charles, Bellechasse
(Québec) GOR 2T0

Tél.: (418) 887-7000
Fax: (418) 887-6690
mvlofla@globetrotter.net

Société historique de Bellechasse

Bilan pour l'année 2008

Actif court terme	2008	2007
Caisse populaire des Seigneuries (note 1)	-6,13	21 421,33
Part sociale Caisse populaire	5,00	5,00
Dépôt à terme 1	5 000,00	2 168,78
Dépôt à terme 2	2 508,19	2 508,19
Dépôt à terme 3 Valeur indicielle	2 809,74	2 809,74
Dépôt à terme 4	5 000,00	
Dépôt à terme valeur indicielle	2 508,04	2 508,04
Dépôt à terme 6 valeur indicielle	2 810,16	2 810,16
Dépôt à terme 7 rendement progressif	5 000,00	
Dépôt à terme valeur indicielle	5 019,35	
Comptes à recevoir		3 897,00
Comptes à recevoir TPS et TVQ	692,74	1 857,69
Provisions pour mauvaises créances		-159,00
Inventaire livres		1 121,00
Patrimoine religieux (1er paiement)	15 000,00	
Total de l'actif à court terme	46 347,09	40 947,93

Actif immobilisé

Ameublement de bureau	912,74	912,74
Total de l'actif	47 259,83	41 860,67

Passif

Comptes à payer		726,00
Cotisations perçues d'avance	2 750,00	1 750,00
Emprunt sur marge de crédit	4 000,00	
Total du passif	6 750,00	2 476,00

Capitaux

Réserve à la fin	38 471,93	21 076,94
Réserve affectée aux immobilisations	912,74	912,74
Bénéfice net (Perte nette)	1 125,16	1 7394,99
Total des capitaux	40 509,83	39 384,67

Total du passif et de l'avoir 47 259,83 41 860,67

État des revenus et dépenses 2008

Année	2008	2007
Revenus		
Contributions annuelles	6 920,00	7 665,00
Dons avec reçus pour impôt	896,00	520,00
Vente de bulletins et de répertoires	497,00	2 288,00
Bienfaiteurs	1 500,00	2 250,00
Commandite bulletin Au fil des ans	2 000,00	2 400,00
Commandite Livre Bellechasse	1 000,00	26 000,00
Vente Livre Bellechasse	5 625,30	58 434,83
Revenu Patrimoine religieux	11 957,86	
Revenus d'intérêts	356,50	59,99
Projets (appui auteurs)		250,00
Revenus divers		591,52
Remb. T.P.S. et T.V.Q. (inclus)	692,74	1 857,69
Total des revenus	31 445,40	102 317,03

Dépenses

Stocks au début	1 121,00	
Achat Livres Bellechasse	1 479,00	73 450,54
Stock à la fin		-1120,00
Frais de projet et aide aux auteurs	0,00	350,00
Frais de production du bulletin	5 232,09	6 289,05
Poste Canada	1 008,74	1 206,10
Déplacements bénévoles	813,40	868,00
Association, adhésions	395,00	207,00
Frais de colloque	777,27	598,75
Loyer administratif	600,00	600,00
Bibliothèque généalogique	3 717,80	446,77
Pap et frais de bureau	114,09	357,95
Projet patrimoine religieux	13 586,53	
Presbytère St-Vallier	100,00	
Divers	444,09	343,48
Dépense assemblée	389,66	230,96
Mauvaises créances (de 2007)	-159,00	159,00
Intérêts et frais bancaires	507,40	573,02
Intérêts marge de crédit	193,16	361,42
Total des dépenses	30 320,23	84 922,04

Bénéfice net 1 125,17 17 394,99

Note 1 : le montant -6,13 \$ correspond au solde en caisse moins le montant des chèques en circulation

Assemblée générale annuelle

Saint-Philémon, le 26 avril 2009 / Rapport du président

C'est déjà la quatrième année que j'ai l'honneur de soumettre à l'Assemblée générale le rapport annuel des activités de la Société historique de Bellechasse. Je le fais avec plaisir, au nom de l'ensemble de l'équipe de femmes et hommes impliqués dans les activités.

Par la publication de son bulletin quatre fois l'an à l'intention de ses membres, qui sont près de 500, la Société historique participe à l'objectif de mieux faire connaître et aimer ce coin de pays toujours en construction qu'est Bellechasse. Merci Lise Fleury-Gosselin de maintenir à jour et en ordre le dossier des membres. Merci à André Beaudoin qui a assuré le travail de rédaction du bulletin durant de nombreuses années. Merci au nouveau rédacteur en chef, Robert Lebrun, qui assume dorénavant la coordination de la production du bulletin. Merci aux membres et administrateurs qui ont contribué par leur talent littéraire et historique aux articles du bulletin en 2008.

La Société historique a ouvert une nouvelle bibliothèque généalogique sur son territoire. Dorénavant, les chercheurs en généalogie de Bellechasse peuvent compter sur deux sous-centres pour leur recherche, soit à la Bibliothèque L'Évasion de Sainte-Claire et à la Bibliothèque Luc-Lacoursière de Beaumont. Merci à Marc-Guy Létourneau qui a fait le gros du travail de collecte des volumes et qui nous les a revendus au prix coûtant.

En 2008, nous avons terminé la vente des livres Bellechasse, ce qui porte à environ 1 700 le nombre d'exemplaires écoulés en Bellechasse. Nous aurions pu en vendre davantage, mais le tirage est épuisé depuis fort longtemps. Mentionnons que la SHB s'est mérité pour ce livre le Prix Léonidas-Bélangier, soit le prix remis aux deux ans par la Fédération des sociétés d'histoire du Québec. Le prix était assorti d'une bourse de 1 000 \$.

Le travail majeur en 2008 fut notre implication dans le dossier du patrimoine religieux. Avec la MRC de Bellechasse, nous avons organisé un colloque sur l'avenir du patrimoine religieux. Le colloque a réuni des représentants des assemblées de fabrique et des conseils municipaux, plus un certain nombre d'invités

spéciaux, notamment de l'Archevêché de Québec, de la Commission du patrimoine religieux. L'autre volet de notre action, et non le moindre, a consisté en la production d'un livre sur le patrimoine religieux de Bellechasse. Le projet a mobilisé d'une façon particulière Paul St-Arnaud et Yvan Gravel à la photographie. Gisèle Lamonde a organisé les séances de photos des intérieurs d'église avec les Fabriques, accompagné Yvan Gravel pour organiser les scènes de photo et rédigé les descriptions des photos intérieures. Quant à moi, j'ai assumé la coordination générale du projet et rédigé les textes généraux et particuliers.

Cette activité se poursuit sur l'année 2009, et c'est le 30 mars dernier que l'équipe du livre a fait la remise officielle des textes et des photos à l'Éditeur. D'ici quelques semaines, nous aurons à réagir sur un premier montage du matériel par l'éditeur. Si tout va bien, nous aurons en main le livre au début de septembre et commencera alors le travail de distribution et de vente. Le contrat que nous avons signé nous oblige à prendre 1 500 exemplaires de ce livre. Ce dernier sera vendu 50 \$, sans ajout de taxe. Pour ce projet, nous avons pu compter sur la collaboration technique et financière de la MRC de Bellechasse.

Parmi les activités nouvelles que nous entreprendrons au cours des prochains mois, il y a les suivantes : publication d'un petit livre sur le presbytère de Saint-Vallier, rédigé par Jean-Paul Morel de La Durantaye. Aussi, à compter de l'automne, appui à la recherche en généalogie en assurant une présence occasionnelle à la bibliothèque municipale de Sainte-Claire. Des actions de suivi du colloque sur le patrimoine religieux seront entreprises avec la MRC.

Nous examinerons aussi la possibilité d'entreprendre avec les fabriques des actions pour la bonne sauvegarde des archives des paroisses. Selon nos disponibilités, d'autres initiatives pourront être mises de l'avant, comme une présence régulière à Passion FM, la radio de Bellechasse, pour animer une chronique à saveur historique.

Merci à celles et ceux, d'abord les membres du conseil d'administration, qui ont facilité la réalisation de toutes ces activités en 2008 et qui sont à la tâche pour celles de 2009.

Jean-Pierre Lamonde
Président

Autres textes

Vous trouverez sur le site de la Société historique de Bellechasse d'autres textes sur les militaires. L'adresse du site est www.sbbellechasse.com À l'onglet Articles des membres, vous trouverez :

- a) James Murray, militaire et seigneur, de Pierre Prévost; b) La Wartime Housing Limited et le patrimoine bâti bellechassois, par Pierre Prévost; c) Alexander Fraser, militaire et seigneur, de Pierre Prévost; d) le journal d'un Bellechassois, Charles Bilodeau, qui a participé à la guerre de Sécession aux États-Unis.

Bonne lecture.



O'Farrell



Lapierre



JOHN O'FARRELL et LUCIE LAPIERRE, grands-parents

« Nous croyons à l'importance du patrimoine et de l'histoire de Bellechasse pour les générations actuelles et futures et nous encourageons les actions entreprises pour leur mise en valeur. Notre caisse aussi. »

Caisse populaire Desjardins
de la Vallée de l'Etchemin

Caisse populaire Desjardins
des Abénakis

Caisse populaire Desjardins
des Rivières Boyer et Etchemin

Caisse populaire Desjardins
du Mont de Bellechasse

Caisse Desjardins
des Seigneuries de Bellechasse



Desjardins

Caisses de Bellechasse